

ons stad

Nr 13 1983



INTERNA



Am 17. Mai 1983 wurde der 35jährige Rechtsanwalt und LSAP-Rat Michel Delvaux von einer unerbittlichen Krankheit hinweggerafft. Delvaux hatte am 5. Dezember 1977 den Sitz seines Parteikollegen René Van den Bulcke übernommen und war bei den Gemeindewahlen von 1981 wiedergewählt worden. Sein Nachfolger ist der 49jährige Roger Linster (unten), Direktor der "Education différenciée" am Erziehungsministerium, der bereits von 1964-1975 ununterbrochen Mitglied des Stadtrats war.



Guido Oppenheim, Etangs de Bivort: toile acquise par la Ville de Luxembourg. ▷

Prix d'Art de la Ville de Luxembourg

A l'occasion du 10^e anniversaire de son établissement à Luxembourg, la West LB International S.A. a fait don à la Ville de Luxembourg d'une somme de 500.000 francs à des fins culturelles.

Le collège des bourgmestre et échevins a décidé d'utiliser cette libéralité pour encourager des artistes indépendants en décernant à intervalles réguliers un Prix d'Art de la Ville de Luxembourg.

Le Prix sera décerné tous les trois ans et à tour de rôle dans l'une des spécialités suivantes (auxquelles d'autres pourront s'ajouter): la peinture, quelle que soit la technique employée; l'estampe; la sculpture; la céramique d'art; la mosaïque; le vitrail.

C'est à la suite d'un concours que le Prix sera alloué à un ou plusieurs artistes indépendants oeuvrant sur le territoire du Grand-Duché, qu'ils soient de nationalité luxembourgeoise ou non. Sera considéré comme indépendant l'artiste autodidacte ou diplômé d'une école d'art, ayant exercé son art à titre principal pendant au moins trois ans.

Un jury sera désigné par le collège échevinal en fonction de la spécialité retenue.

Pour que ce projet puisse se réaliser, le capital d'un demi-million, objet de la donation de la West LB International, donnera lieu à un placement bancaire productif d'intérêts, lesquels serviront à financer le Prix d'Art. La municipalité, de son côté, se propose de protéger le don des effets de la dévaluation monétaire.

La Ville de Luxembourg est très reconnaissante à la banque allemande pour son généreux geste digne de Mécène, ministre de l'empereur Auguste et protecteur des lettres et des arts, d'autant plus que cette initiative a engendré un projet culturel en faveur des artistes indépendants dont le travail représente un enrichissement du patrimoine de notre pays. Et le but poursuivi pourrait être d'autant mieux réalisé, si à ce premier don venaient s'en ajouter d'autres qui ne manqueraient pas d'avoir un effet bénéfique sur la créativité de nos artistes – idée à vrai dire bien séduisante.



SOMMAIRE



2
"Das Tal ist weit
und voll müder Stille"

3
La réalité au-delà
des clichés

„La préservation de la vraie culture populaire peut sembler dérangeante pour les esprits épris d'ordre et rêvant d'abord d'un développement touristique.“ Jean-Paul Hoffmann a analysé les problèmes d'une "revalorisation" du Pfaffenthal.

7
Die Pfaffenthaler Pfarrei

8
Ma ville
et ses beautés cachées

Blanche Weicherding-Goergen a consacré sa rubrique à la chapelle du Siechenhof.



10
Bewegte Vergangenheit -
Ungewisse Zukunft?

„Wenn heute über die Proletarisierung und Überfremdung des Pfaffenthals geklagt wird, muß in erster Linie auf die Vergangenheit des Viertels und seiner Bevölkerung hingewiesen werden“, schreibt Mario Hirsch in seinem Artikel, der sich vorwiegend mit der soziokulturellen Entwicklung der Unterstadt auseinandersetzt.

14
"Um Béinchen"
rührt sich was



16
Armação de Pera

In seiner Rubrik in Luxemburger Sprache schreibt Josy Braun diesmal über das Schicksal eines portugiesischen Gastarbeiters.

I-VIII
pages intercalées

La commune à votre service
Die Gemeinde zu Ihren Diensten
Il comune al vostro servizio
A comuna ao vosso serviço

Aktioun Bambësch
Admission à l'école communale
Poubelles sur roues
Sports pour tous '83
Allocation de chauffage
Permis de conduire émis à l'étranger
Subsides scolaires
Formation des adultes et cours de luxembourgeois

17
La ville
et son passé récent

18
"Ihr da oben, wir da unten"

19
d'Lidd vum Théiwesbuer

Ons Stad
Nr. 13
Juin 1983

Edité par
l'administration communale
de la Ville de Luxembourg

Tirage: 37.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg



20
Das Zivilhospiz

22
Das Vereinsleben
in Pfaffenthal



24
Batty und die
Glücksspielautomaten

In seiner Satire erzählt Jacques Drescher von den Verwirrungen der Zimmer-Kummers am Bankenplatz Luxemburg.

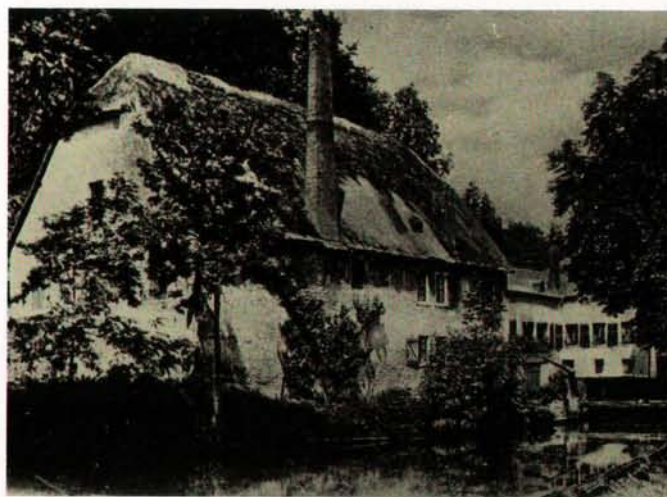
26
Bibliothèque Municipale -
nouvelles acquisitions

27
Trésors du Musée
J.-P. Pescatore

28
Rétrospective des
expositions à la
Galerie d'Art Municipale

29
Was bedeuten die Straßen-
namen der Stadt?

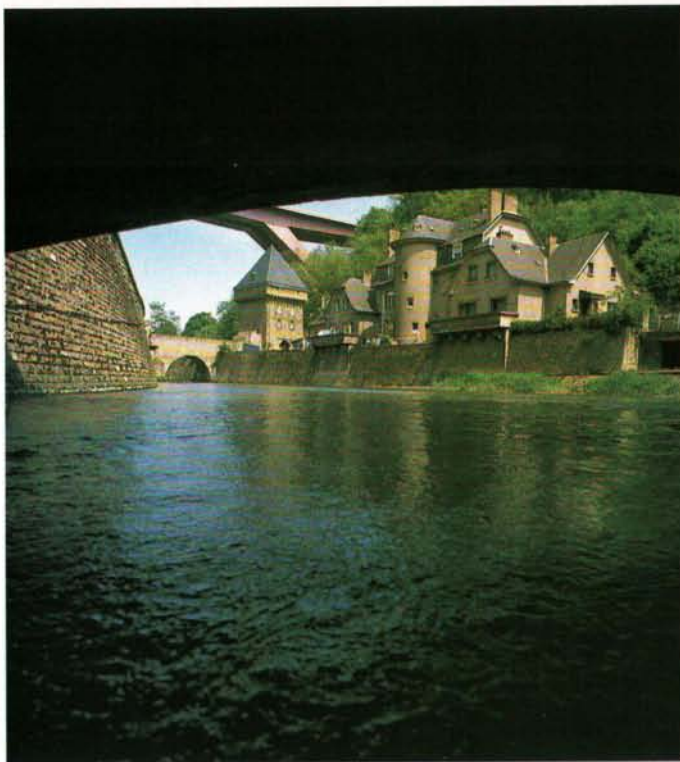
32
Théâtre Municipal:
Succès confirmé
de l'abonnement G.



Siechenhofmühle im Pfaffenthal, um 1900

Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder
Layout: Dieter Wagner
Caricatures: Pol Leurs
Coordination: René Clesse
Photocomposition:
Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses
de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Das Tal ist weit und voll müder Stille.



Die Alzette trinkt wohlgepflegte Nutzgärten, die mit ihren blanken Glaskastenreihen ländlich frisch dreinschauen. Weiherglatt, wenn auch nicht kristallhell ist hier der Fluß, in dem manch überhängende Kopfweide ihr Spiegelbild betrachtet. Zwischen sauberen Gärten und wüstem Gemäuer kriecht er träge nach dem krausen Häusergewirr, das die massigen Vaubanttürme selbstsicher betreuen.

Victor Molitor: „Über den Unterstädten“ (Cahiers Luxembourgeois Nr. I, Januar 1934)



PFAFFENTHAL

La réalité au-delà des clichés

Le Pfaffenthal n'est ni un quartier riche, ni un quartier pauvre, à proprement parler; c'est un quartier mourant plutôt – mourant depuis le 17^e siècle qui n'était certes pas son âge d'or, mais qui témoignait de la vie la plus intense dans ces ruelles peuplées de petits artisans et de journaliers. Depuis, les faubourgs ont, peu à peu, acquis une mauvaise renommée.

Les quelque 1.500 habitants qui vivent au Pfaffenthal aujourd'hui en ont bien conscience. Ils y *vivent*. Avec leur niveau de vie, dans leurs conditions de logement, leur identité culturelle ou la conservation des traditions du quartier les intéressent peu. Au manque de temps s'ajoute un manque d'intérêt. Dans ces conditions, ceux qui entendent revaloriser le Pfaffenthal prèchent à des convertis. C'est-à-dire à la "bourgeoisie" du quartier qui est, de toute façon, sensibilisée au problème et prête à soutenir une espèce d'hégémonie culturelle qui passe, parfois, par la politique de logement menée par l'administration





municipale. Au fond de la vallée, à l'ombre de la ville des anciens maîtres, toutes les choses sont liées, même s'il n'y a que rarement prise de conscience.

Aujourd'hui, aucun écho des mélodies de Laurent Menager ne résonne plus dans les ruelles étroites couchées contre les flancs de la vallée, personne ne trébuche plus sur les mégots jetés par les frères Breithof ou par Jean-Nicolas Paquet, autre fils illustre du Pfaffenthal qui était, jusqu'en 1870, le président de la Cour de Cassation à Bruxelles. L'image romantique et pittoresque que semble se faire une grande partie de l'intelligentsia luxembourgeoise du Pfaffenthal correspond moins à la réalité qu'à une certaine vision bohémienne des faubourgs qui ont toujours attiré les poètes, les peintres et les musiciens de tous ordres. La politique menée par les associations culturelles et les syndicats d'initiative consiste depuis belle lurette à mettre en avant toutes les personnalités illustres issues du Pfaffenthal, tout en ignorant plus ou moins souverainement qu'aussi bien du point de vue économique que social, ce coin pittoresque qui mériterait déjà d'être conservé uniquement pour l'image qu'offrent ses toits ensoleillés vus du haut de la ville, comme l'a exprimé un politicien, est en déclin depuis

quelque temps déjà. L'explosion du "Béinchen" en 1976 n'était d'ailleurs, à cet égard, qu'un épisode ponctuel catalysant toute une politique de rénovation, de restauration et d'urbanisation.

Clichés

Dès la fin du 17^e siècle, la richesse artisanale du Pfaffenthal commençait à s'amenuiser. Au gré des démolitions exigées par le général Louvigny, qui sacrifiaient par exemple toute une série de maisons de la montée du Pfaffenthal aux impératifs de la fortification de la ville, une partie des habitants a dû être relogée dans d'autres quartiers. Dans cette perspective, la mise en service de la côte d'Eich au tournant du siècle a signé l'arrêt de mort du Pfaffenthal, qui était à l'époque, comme le Grund, une voie d'accès à la ville. Désormais l'entrée du Nord est court-circuitée. La fermeture des dernières entreprises a fait du Pfaffenthal un no man's land économique marqué dans sa chair urbanistique du sceau des politiques de logement successives menées par la municipalité. Relégué, dans l'esprit de l'opinion publique, dans la catégorie des "bas-fonds" redoutés, peuplés d'éléments louches, asociaux – des originaux, ce



qui reste d'ailleurs de nos jours un cliché répandu quoique sans fondement – le Pfaffenthal est devenu au fil du temps une espèce de cité dortoir qui n'a connu que dans une mesure négligeable l'engouement d'un certain milieu "bohème" qui a par exemple commencé, il y a peu d'années, à s'enthousiasmer pour le Grund.

Les mourants sont hors du temps, et dans la vallée, le temps s'est arrêté un jour. Quelques nouvelles constructions municipales et privées mises à part – qui ont remplacé au cours des années soixante les "habitations taudifiées", changeant par là le visage du quartier, le déchirant et l'écartelant –, les conditions d'habitat actuelles sont, dans beaucoup de cas, restées celles du début du siècle. Sur le plan du logement, comme sur le plan économique et social d'ailleurs, les habitants du Pfaffenthal peuvent être divisés en deux classes bien distinctes: sur la rive droite de l'Alzette, jusqu'à la place Vauban, la "bourgeoisie"; sur la rive gauche, peuplant le "Béinchen" d'antan et les petites maisons de la rue Laurent Menager, collées contre le flanc de la colline: le "peuple".

Dans ces petites habitations exiguës, surpeuplées, humides et peu ensoleillées, la situation est devenue presque intenable, non seulement à cause de la précarité des installations

sanitaires. Aucune réparation, aucune modernisation sérieuse n'ont été effectuées dans ces maisons depuis des années, faute de moyens financiers. Tout au plus a-t-on repeint la façade "pour que cela paraisse bien en ordre" – à l'intérieur, cependant, l'installation est dans la plupart des cas des plus rudimentaires: ni buanderie, ni salle de bains; impossible d'utiliser une machine à laver de 110 volts sur le secteur, impossible aussi de faire sécher le linge dans ces maisons humides. Alors, on le fait sécher au coin du feu où l'on cuisine. Et les enfants vont rentrer, plus tard, agacés parce qu'un camarade leur a lancé: "Tu sens le chou!" Ce sont les enfants qui souffrent le plus de l'étiquette de "population fainéante et malpropre" qu'on est pressé de leur accoler pour de bêtes raisons, quelles qu'elles soient.

Besoins réels et incertitudes

Une demande de logements sociaux existe donc sans nul doute au Pfaffenthal. Si elle ne se répercute pas sous forme de demandes expresses auprès de l'office de logement municipal, cela tient à plusieurs raisons. L'une est certainement que la recons-

truction du "Béinchen" – qui coûtera, tout compris, dans les 230 millions et comportera 21 appartements et 12 maisons unifamiliales – est loin d'être achevée et laisse, dans le chef des habitants du quartier, une certaine inquiétude quant à sa destination ultime. Est-ce qu'on construit pour les sinistrés, pour les Portugais, pour les habitants luxembourgeois? Même au sein de l'administration, la ligne de conduite à suivre ne semble pas encore avoir été fixée. Certains vont jusqu'à croire qu'il n'est pas nécessaire de reprendre en considération les victimes de l'explosion de 1976. "Ces gens ont été relogés et nous ne disposons pas de demandes de leur part, en ce qui concerne le logement social". Cette tendance voit plutôt l'utilité de la reconstruction dans le cadre d'une politique de logement globale – sous l'angle de l'implantation d'habitants provenant d'autres quartiers. Certains experts, par contre, font valoir que, si les habitants d'origine n'ont pas encore posé leur candidature à ce sujet, c'est simplement parce qu'il est encore trop tôt, mais que, de toute façon, ces gens-là ont un droit de priorité au retour. Les choses sont peu claires pour l'instant. Le programme de restauration parallèle concernant plusieurs maisons de la rue Laurent Menager (39 millions de F sont pré-

vus à ce titre en 1983) semble également être, au sein de la population, source de peu de certitudes. Selon l'administration cependant, cela permettra de créer un circuit: il faut qu'on puisse reloger une famille pendant que son ancien logement est restauré, etc.

Mais même s'il existe un réel besoin en logements décentes, il ne sera que difficilement exprimé. La pauvreté n'est peut-être pas un trait propre au Pfaffenthal, elle existe autre part, mais la discrétion et la solidarité sont, semble-t-il, deux caractéristiques de cette population qui préfère cacher sa misère et plutôt faire appel à la solidarité du quartier qu'à celle de la ville dans son ensemble. Pourquoi? "Par peur des répercussions sur leurs enfants", dit soeur Edith, une assistante sociale du Centre ATD Quart Monde qui s'occupe, depuis quelques années, des enfants du Pfaffenthal. "Les gens ont toujours peur qu'on leur enlève leurs enfants, leur seule richesse."

Malgré une population qui devient de plus en plus âgée, ou peut-être même à cause de cela (850 sur 1.500 habitants sont des inactifs), les enfants sont toujours les bienvenus dans la vallée. Le tissu rauque des relations humaines spontanées a ici conservé une chaleur et un caractère difficiles à retrouver ailleurs.



Résignation et fatalisme

Ce qui rend souvent la vie facile à l'administration et dure aux assistants sociaux et aux soeurs Edith et Véronique qui s'occupent des enfants dans l'atelier "Zéralda" par exemple, c'est la mentalité faite de résignation, d'apathie et de fatalisme qui caractérise les habitants. Elle est le résultat d'une espèce d'oppression structurelle qu'ils ont subie, depuis des générations, de la part de la société. Les habitants du Pfaffenthal ont simplement perdu l'habitude de se défendre; ils n'ont, de toute façon, jamais poussé leurs enfants vers les études – c'est pour les autres – perpétuant, par là, le fatalisme qui, depuis des générations, veille à ce que le Pfaffenthal produise maints travailleurs non qualifiés. Sur les 1489 habitants de la vallée, 483 sont des ouvriers, ce chiffre étant, bien sûr, gonflé par la proportion importante des travailleurs immigrés qui y vivent.

C'est contre cette carence de la tradition et de l'enseignement que se sont dressées les soeurs Edith et Véronique, qui, avec leur atelier "Zéralda", sont en quelque sorte entrées dans le combat pour l'égalité des chances.

La perspective du "faubourg-musée"

Il s'agit, à travers cet atelier, de développer l'initiative propre des enfants, de les habituer à s'occuper de choses nouvelles et de ne pas rester cantonnés dans leur petit monde clos. Il s'agit aussi de leur faire prendre conscience qu'eux aussi ont droit à l'éducation – parce que ce sont les enfants qui souffrent le plus des préjugés répandus, du genre: les gens du Pfaffenthal sont des incultes, analphabètes, tout juste bons à aller balayer les rues.

Aux débuts de l'atelier, l'activité principale était la lecture de livres, dans la rue, toujours sous les yeux des parents encore un peu méfiants. „Il fallait toujours montrer aux parents les progrès qu'effectuaient leurs enfants – car ici, le découragement est toujours très proche,” dit soeur Edith. A travers les enfants, les deux soeurs du mouvement ATD Quart Monde ont réussi à nouer des contacts avec les parents. L'atelier est devenu un succès, un lieu de rencontre pour la jeunesse du quartier. En hiver, il y a parfois jusqu'à soixante enfants au numéro 9



de la rue Laurent Menager. Autochtones et étrangers confondus – car au sein de cette classe d'âge, l'isolement et la séparation qui caractérisent l'univers des 57 % d'adultes luxembourgeois et des 43 % d'adultes étrangers n'existent pas.

L'atelier "Zéralda" est en fait un des rares instruments d'intégration d'une population fortement disparate où, à cause des problèmes de langue, les contacts entre individus de culture différente sont extrêmement rares. Les étrangers restent isolés, cantonnés entre eux: c'est la situation typique de l'immigré éternellement de passage, qui s'occupe peu de son logement et de son environnement culturel et dont le seul souci est de rassembler assez d'argent pour pouvoir, plus tard, rentrer dans son pays.

Les Luxembourgeois, de leur côté, cultivent leur petit jardin et se replient sur eux-mêmes, divisés entre "l'élite bourgeoise" et le "bas de l'échelle sociale". Face à ce quartier hétérogène, le projet de revalorisation du Pfaffenthal mis en avant par la commune par exemple – qui prévoit entre autres la création d'une infrastructure culturelle et, dans le cadre d'un effort d'urbanisation, l'aménagement d'une place centrale près de l'église, la réalisation d'un lotissement à la rue Mohrfels et la construc-

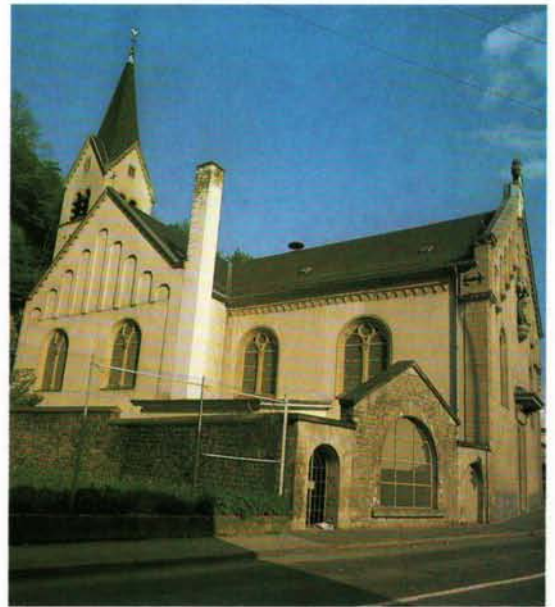
tion de parkings et de garages pour les habitants futurs du "Béinchen" – conviendrait plutôt à une population financièrement mieux dotée. Ceux qui veulent préserver le Pfaffenthal à cause de sa belle silhouette, ceux qui nourrissent leur vision d'un centre touristique pittoresque peuplé de gentils artisans sont peut-être aussi ceux qui réclament que des "gens honnêtes" – il y en a certainement parmi eux – occupent les habitations du nouveau "Béinchen".

Pour l'élite culturelle qui déteste la culture populaire nourrie de chansons allemandes à bon marché, le faubourg-musée peut sembler une idée attirante. La préservation de la vraie culture populaire, telle qu'elle se fait dans le vieux quartier des Marolles de Bruxelles par exemple – avec l'appui des habitants concernés, il est vrai – peut sembler dérangeante aux esprits épris d'ordre et rêvant d'abord d'un développement touristique. Ceux-là n'ont que faire de la population portugaise qui se rassemblait, les dimanche après-midi d'été, sur la place du "Béinchen" ravagée. Le dessein de ces promoteurs nécessite un changement fondamental de la structure démographique et sociologique du quartier. Où vont-ils se réunir cette année, les Portugais?

Jean-Paul Hoffmann



Die Pfaffenthaler Pfarrei



Am 24. Februar 1847 wurde die Kapelle zum Hl. Matthäus durch bischöfliches Schreiben zur Pfarrkirche erhoben: die Pfaffenthaler Pfarrei war geboren. 1871 wurde nach dem Plan von Architekt Charles Arendt, dem berühmten Kirchenbauer des 19. Jahrhunderts, die heutige Matthäuskirche gebaut, die 1903 mit einer neuen Orgel ausgestattet wurde.

Während der Besatzungszeit im letzten Krieg diente der Turm der Kirche als Versteck für Refraktäre. Sechs junge Luxemburger (Emile Schaefer, Nicolas Schaefer, Luc Kraus, Gastly Kerger, Victor Fischbach und René Schiltz, in der Mitte Sakristan H. Wiesen) wurden bis zur Befreiung vom damaligen Pfarrer Ries und einigen eingeweihten Freunden mit dem Nötigsten versorgt. Jenen, die nicht das Glück hatten, rechtzeitig ein solches Versteck zu finden, den Vermissten und Gefallenen, wurde auf dem Friedhof auf Siechenhof ein Denkmal gesetzt.



LA CHAPELLE DU SIECHENHOF



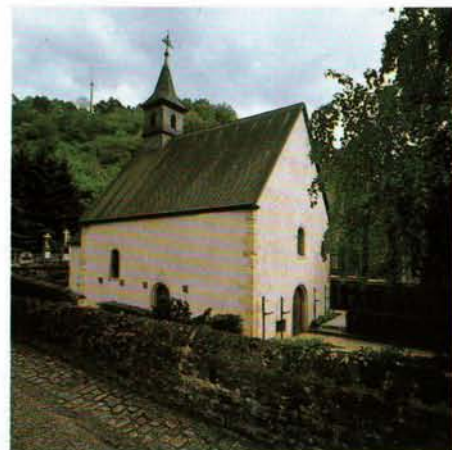
La chapelle du Siechenhof ou Val des Bons Malades, entourée de son vaste cimetière, constitue un document historique hautement intéressant. La chapelle désaffectée pendant de longues années a été aménagée actuellement comme morgue. Ce n'était évidemment pas sa destinée première, mais au moins sa belle silhouette a pu être préservée. Le petit sanctuaire a une si longue histoire à raconter qu'il serait sans doute opportun de réaliser un panneau avec un résumé historique à l'intérieur afin que les promeneurs de nos faubourgs – hélas ils sont plus nombreux à connaître la Chine que le Luxembourg – puissent lire une brève de l'histoire architecturale et de la vie tourmentée de la léproserie sise ici au Siechenhof et dont la chapelle était le noyau vital.

Suivant les premières recherches faites sur ce sanctuaire il s'avère que vers l'an mille s'élevait ici une petite chapelle dédiée à saint Martin et dépendant de la paroisse de Weimerskirch. Aujourd'hui l'église est dédiée à saint Pierre de Milan (Peter der Blutzeuge) invoqué contre l'épilepsie (t'Kränkt). St Pierre de Milan est également patron de l'église de Stein- sel, paroisse dans laquelle son culte est encore particulièrement conservé de nos jours. Chaque année, le lundi de Pentecôte une grande procession fait le tour du village et les prières sont adressées au saint afin qu'il donne un remède à ce mal qui sévit toujours et qui est l'épilepsie sous toutes ses formes.

La petite chapelle a été remaniée une fois au cours du XV^e siècle et décorée en son intérieur de peintures murales

dont on voit encore quelques vestiges à l'intérieur de l'arc séparant nef et chœur. Aujourd'hui elle a été blanchie et transformée en morgue. Ses autels en chêne seraient en voie de restauration, mais personne ne sait trop bien où, et les belles statues en bois polychromé qui la décoraient ont été déposées pour des raisons de sécurité à l'église des hospices civils, anciens propriétaires de la chapelle. Les gens du Siechenhof qui sont très attachés à leur chapelle seraient heureux si au moins on leur donnait le moulage d'une statue, notamment peut-être de saint Erasme appelé ici "hëllege Bauchwéi", ou bien de saint Fiacre, le patron des jardiniers mais qu'on invoquait encore longtemps pour les fistules et les hémorroïdes, saint Cyriaque ou sainte Odile. Sans parler de saint Martin à cheval qui trônait dans une petite niche aménagée dans l'arc de triomphe. En éliminant la niche, il semble que l'on ait voulu éliminer saint Martin.

Fervente d'iconographie de saints, désireuse de rechercher toujours le pourquoi de la présence de tel ou tel saint en un lieu précis, je suis toujours vexée par des transformations radicales. Tant d'églises et de chapelles moins intéressantes sont inscrites à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques qu'une telle mesure de conservation s'imposerait également pour ce sanctuaire. Il n'est point besoin d'attendre une nouvelle législation en matière



de patrimoine. Appliquer l'ancienne serait déjà une chose fort bonne.

La léproserie du Siechenhof était très importante au moyen-âge. Elle a sans doute été installée dès 1200 au Val des Bons Malades grâce à l'initiative des Cisterciennes du Couvent de Bonnevoie. Deux grands fléaux s'y retrouvent: la lèpre et le "feu de Saint-Antoine". La lèpre, que les textes appellent encore "mal de Saint-Ladre" (Lazare qui dans la parabole du mauvais riche mendie à la porte de celui-ci), atteint son apogée à l'époque.

En fait le "feu de Saint-Antoine" ou "mal des ardents" est constitué par des troubles circulatoires des extrémités allant jusqu'à la gangrène, qu'on appelle de notre temps "ergotisme" et qui sont



du à l'absorption de céréales contenant de l'ergot de seigle (*secale cornutum*, Mutterkorn).

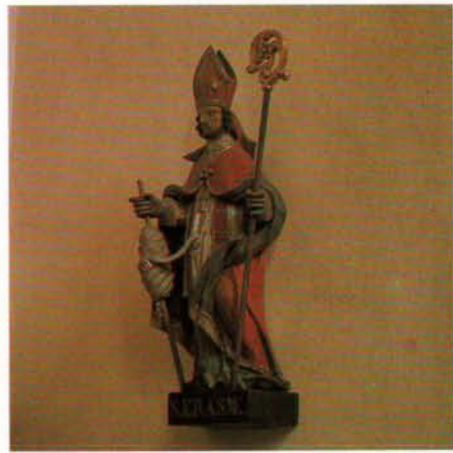
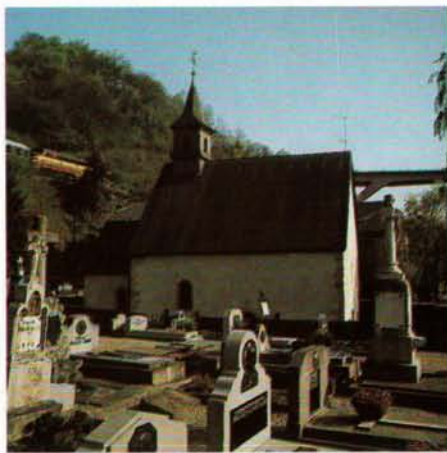
La léproserie au Siechenhof était très étendue et grande au XVI^e siècle. Jusqu'en 1512 elle dépendait de la confrérie des mendiants et lépreux de Trèves. En 1514 les lépreux du Siechenhof réussirent à créer la confrérie des Bons Malades comme indépendante. Cette charte porte le sceau du gouverneur de Luxembourg, markgrave de Bade. A la suite des siècles il arrive toujours de désigner le Val des Bons Malades par "Freysiechenhof".

L'emplacement de la léproserie près d'un fleuve avait ses raisons. Les malades disposaient d'une barque noire (Siechennachen) avec laquelle ils abordaient les marins de passage pour demander l'aumône.

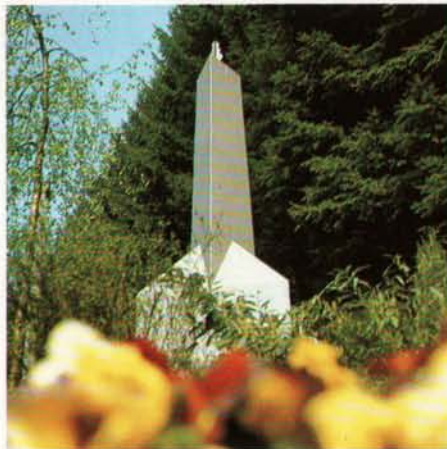
Saint Erasme de Gaète: "den hëllege Bauchwéi"

Les habitants du Siechenhof sont très attachés à leur "hëllege Bauchwéi".

Il est indispensable de relater l'histoire de ce saint. D'après une tradition que Jacques de Voragine n'a pas recueillie dans sa "Légende dorée", Erasme, évêque d'Antioche, prêchait un jour pendant un orage: la foudre tomba non loin de lui tandis que le ciel restait calme et limpide au-dessus de sa tête. Il devint patron des marins et reçut

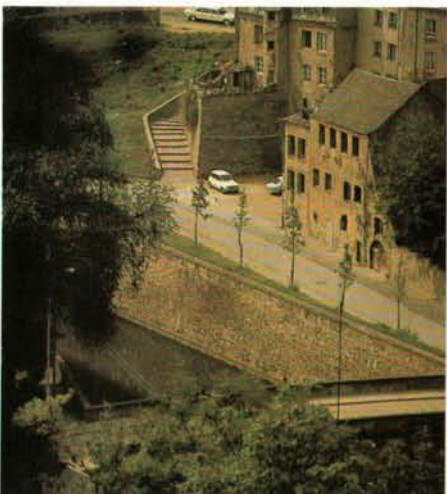
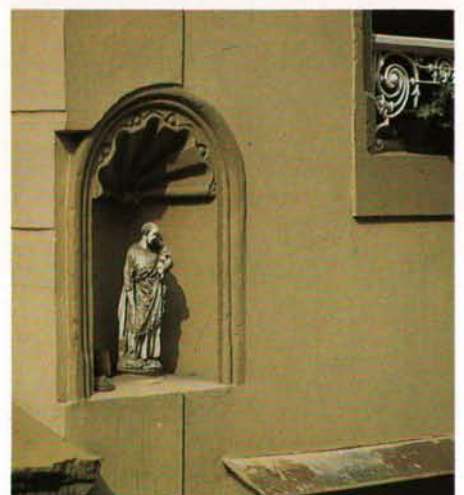
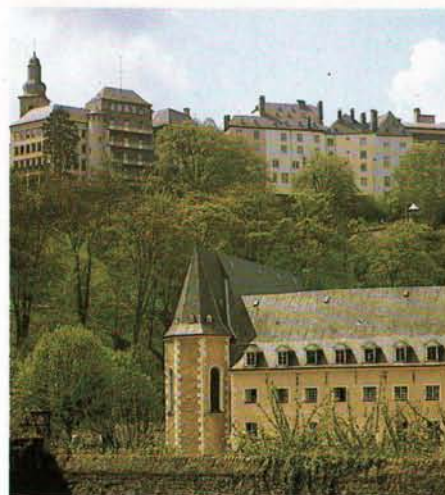


Le cimetière des Bons Malades: les croix en souvenir du fléau de la peste, le monument des communards et le monument funéraire de Laurent Menager.



comme attribut un cabestan avec un câble enroulé. Dans les pays qui étaient loin de la mer, où l'usage de ces appareils était inconnu on crut qu'Erasme tenait à la main l'instrument de son martyre: les câbles furent pris pour ses intestins et le cabestan pour un treuil. Ainsi au Siechenhof la polychromie de la statue donne aussi les couleurs des intestins, le rouge. Les gens parlent aussi du "Hëllegen mat den Treipen" et les enfants en sont toujours très impressionnés. A la suite de la légende d'après laquelle on lui avait dévidé les intestins, il était invoqué contre toutes les douleurs abdominales: travail de l'enfantement ou simples coliques.

Blanche Weicherding-Goergen





Die Siedlungsgeschichte der Stadt Luxemburg ist ein Kapitel, das noch größtenteils geschrieben werden muß. Bruchstückhafte Andeutungen und lückenhafte Forschungsergebnisse vermitteln dennoch den Eindruck, daß die Besiedlung des heutigen Stadtgebietes von dem Alzettetal ausging, also den Stadtteilen, die gemeinhin als Unterstädte gelten. Pfaffenthal jedenfalls scheint schon in den Anfangsjahren unserer Zeitrechnung Siedlungsgebiet gewesen zu sein. Spuren von sehr frühen Siedlungen konnten im Umkreis des "Théiwesbuer" (wahrscheinlich eine uralte Kultstätte) ermittelt werden. Da man in diesen Fragen größtenteils auf Vermutungen angewiesen ist, sind der Phantasie keine Grenzen gesetzt. Verlässliche Angaben gibt es erst für die Epoche um die Jahrtausendwende, wo immerhin für das Alzettetal sechs Mühlen dokumentiert sind, die auf eine beträchtliche Bevölkerungsdichte schließen lassen. Seit dieser Zeit sind auf dem Gebiet des heutigen Pfaffenthals zwei Mühlen bekannt, die Mohrfelsmühle und die Brückermühle, die bis in die heutige Zeit Spuren hinterlassen haben. Der Ortsname Pfaffenthal verdankt seinen Ursprung dem Umstand, daß das Gebiet seit dem 11. Jahrhundert zu der Münsterabtei gehörte und deswegen als Tal der Mönche Eingang in den Sprachgebrauch fand. Varianten des Ortsnamens gibt es allerdings recht viele, aber

sie beziehen sich alle irgendwie auf den Stand der ursprünglichen Besitzer der Ländereien („Pfaffenowel“, „Paffenowe“, – „owel“ oder „owe“ steht für Aue, also einen feuchten Talgrund – „Pfaffenagel“, „Paffendail“, „Paffenail“ usw. Die Einbeziehung des Pfaffenthals in das eigentliche Stadtgebiet fand erst unter Vauban statt. Bei der Anlage der großen Ringmauer hatte man darauf verzichtet, Pfaffenthal mit einer geschlossenen Befestigung zu umgeben, im Gegensatz etwa zum Grund, der von Anfang an in die Festungsanlagen miteinbezogen wurde. Einleuchtender Grund für dieses Versäumnis, das erst durch Vauban ab 1864 repariert wurde, dürfte wohl die geringere Bevölkerungsdichte des Pfaffenthals gewesen sein, die noch heute, was die Bausubstanz anbelangt, ins Auge sticht.

Vaubans Erweiterung der Festungsanlagen war aber ein Kahlschlag im Jahre 1671 vorausgegangen, der das Pfaffenthal arg in Mitleidenschaft zog. Auf Geheiß des spanischen Gouverneurs Monterey mußten 43 Häuser im Pfaffenthaler Berg ("Dünnebusch") aus militärischen Gründen abgerissen werden. Nach der Eroberung der Festung durch die französischen Truppen im Jahre 1684 machte sich Vauban sofort ans Werk und vervollständigte die Befestigungsanlagen durch Einbeziehung des Pfaffenthals. Bedeutende Anlagen entstanden, wie die Forts Nieder- und

Obergrünwald, das Eicher- und das Siechentor, verbunden durch eine Brückenbefestigung. Diese Anlagen kennzeichnen bis zum heutigen Tag das Bild des Viertels. Vaubans Maßnahmen scheinen die Voraussetzungen für den Aufschwung des Pfaffenthals in urbanistischer Hinsicht geschaffen zu haben, da zum ersten Mal die Bevölkerung sich halbwegs in Sicherheit vor Belagerern und Angreifern wähen konnte. Dies war gewiß ein Fortschritt gegenüber den vorausgegangenen Jahrhunderten, wo das Viertel eine "offene Stadt" war, der Willkür und den Zerstörungen der Belagerungsarmeen wehrlos ausgesetzt.

Interessanterweise und geradezu paradoxerweise sollte diese Vergangenheit, die den Pfaffenthalern während drei Jahrhunderten Schutz und Sicherheit gewährte, gegen Ende des neunzehnten Jahrhunderts als Belastung und Einengung empfunden werden. Um diese Zeit gehörte die militärische Bestimmung der Stadt längst der Vergangenheit an, so daß es nicht weiter wunder nimmt, wenn plötzlich der Gedanke auftaucht, sich von dem hemmenden Gürtel der Festungsanlagen gerade im Pfaffenthal, wo sie das Ortsbild zersetzten, zu befreien und ihn zu sprengen. Im Jahre 1883 richteten die Pfaffenthaler eine Bittschrift an das Parlament, in der sie den Abriß der Eicher Pforte (dem linken der sogenannten Vauban-Türme) verlangten. Als Begründung

Pfaffenthal

Bewegte Vergangenheit, ungewisse Zukunft

fürten sie an, der Durchgangsverkehr würde über den Eicher Berg führen und nicht mehr durch die schmale Eicher Pforte, was den Handel in der Unterstadt gefährde. Weiterhin hieß es, die Häuser im Umkreis der Pforte hätten bis zur Hälfte ihres Wertes eingebüßt. Wenig Licht, schlechte Luft und hohe Feuchtigkeit würden das Leben hier fast unmöglich machen. Die Gesundheit der Bürger sei schließlich wichtiger als ein "kleines Stück Luxemburger Geschichte".

Wohlweislich gab die Regierung diesem Gesuch nicht statt und Staatsminister Eyschen erklärte kurz und bündig: "L'intérêt des pétitionnaires doit

fléchir devant celui de la Ville de Luxembourg et de l'Etat." Diese Standfestigkeit der Behörden erklärt, warum die Vauban-Türme dem Pfaffenthal als Wahrzeichen bis auf den heutigen Tag erhalten blieben. Leider gibt es andere Beispiele, wo die Behörden weniger Umsicht mit der historischen Bausubstanz walten ließen. Besonders gravierend wirkt in diesem Zusammenhang der erst nach 1950 erfolgte Abbruch der Vauban-Kaserne. Laut Jean-Pierre Koltz war sie der bedeutendste und schönste Militärbau der Stadt. Sie diente als Militärhospiz. Die Kaserne war zwar 1882 bis auf die Mauern ausgebrannt. Sie hätte aber mit größerem Aufwand erhalten werden können. Als Überbleibsel der Rolle des Pfaffenthals als Stationierungsort der Festungstruppen bleibt heute nur noch die Reiterkaserne, die ebenfalls unter Vauban erbaut wurde. Bedauern muß man ebenfalls den Abbruch der meisten Häuser in der Mohrfelsstraße, der Brückermühle und viele Häuser der Sichegaass. Aus heutiger Sicht erscheint der erst 1967 erfolgte Abbruch des Pfaffenthaler Wasserwerkes besonders bedauerlich. Die hundertjährige Dampfmaschine, die Kernstück eines Industriemuseums hätte sein können, wurde sang- und klanglos verschrottet.

Wie in den anderen Unterstädten auch, setzte sich die Bevölkerung des Pfaffenthals vornehmlich aus Hand-

werkern zusammen. Die "Produktivität" der Bevölkerung der Unterstädte läßt sich wohl am besten an der Tatsache ablesen, daß z.B. im siebzehnten Jahrhundert die meisten steuerpflichtigen Haushalte in den Unterstädten, die meisten steuerfreien Haushalte in der Oberstadt anzutreffen waren. Steuerfreie Bürgerhaushalte waren nicht nur die Armen, sondern alle diejenigen, die kraft ihres Standes oder eines Amtes von der Steuer befreit waren (Klerus, Adel, Mitglieder des Provinzialrates, der Domänenverwaltung, Anwälte, Ärzte usw.). Die Unterscheidung zwischen der verbürgerlichten Oberstadt und den arbeitsamen Unterstädtern geht demnach weit in die Vergangenheit zurück. Im 17. Jahrhundert stellte die Oberstadt fast 90 % der steuerfreien Haushalte der Stadt und weniger als 50 % der steuerpflichtigen Haushalte, bei einem Anteil von 57 % der Gesamtzahl der Haushalte.

Wenn heute über die "Proletarisierung" und Überfremdung des Pfaffenthals geklagt wird, muß in erster Linie auf die Vergangenheit des Viertels und seiner Bevölkerung hingewiesen werden, die die heutige Bestimmung schon seit Jahrhunderten vorweggenommen hatte. Alles was mit dem Baugewerbe zusammenhängt, war seit Jahrhunderten überaus stark in den Unterstädten vertreten, und die jetzige Situation ist in dieser Hinsicht nun wirklich nichts





»Das Pfaffenthal war seit Jahrhunderten durch eine Atmosphäre der Toleranz gekennzeichnet«

Neues. Angesichts dieser Tatsachen könnte man sich eigentlich etwas mehr Toleranz gegenüber den Gastarbeitern erwarten, die die Tradition des Viertels fortführen und dafür sorgen, daß es nach wie vor zu den "produktiveren" Stadtteilen gehört. Wenn man aus der Feder einiger Stamm-Pfaffenthaler Zeilen wie die folgenden liest, kann man nur den Kopf schütteln: "Einerseits bedingt durch eine unbändige Lust am Häuserabreißen, andererseits durch eine unerklärliche Gleichgültigkeit, ja sogar Nachlässigkeit der Verantwortlichen in punkto Salubrität und Hygiene, und zuletzt durch das unüberlegte Einpflanzen degenerierter und asozialer Elemente aus sogenannten privilegierten Teilen der Stadt, haben die Einheimischen, die sich gegen soviel Unverständnis nicht mehr zu wehren vermochten, veranlaßt, schweren Herzens auszuwandern. In letzter Zeit wurden dann viele Wohnungen von Fremdarbeitern,

meistens portugiesischer Nationalität, in unzumutbarer Weise belegt und auch dies Vergehen, mit dem Segen des Schöffensrats, trug nicht zu einer Revitalisierung der Unterstadt bei."*

Man hätte den "Einheimischen", die ihr Heil in solchen verbalen Kraftakten suchen, mehr Gelassenheit und Toleranz zugetraut, um so mehr das Viertel während Jahrhunderten ein Musterbeispiel des geordneten und humorvollen Zusammenlebens der unterschiedlichen Stände und Nationalitäten war. Eine Rückbesinnung auf die Vergangenheit des Pfaffenthals kann nicht umhin, auch die menschliche Dimension mit einzubeziehen. Das Pfaffenthal war seit Jahrhunderten durch eine Atmosphäre der Toleranz gekennzeichnet, die aus dem Humor seiner Bevölkerung genährt wurde. Spitznamen, die noch bis heute überliefert werden, zeugen davon und lassen ahnen, daß die Hohnäsigkeit, die heute von manchen "Einheimischen" zur Schau getragen wird, nicht zur Wesensart der echten Pfaffenthaler gehört. Ein paar Kostproben verdeutlichen dies wohl am besten: "De Belsche Frang", "de Walounesche Pot-schampsdréier", "d'Kuebefini", "de pickege Kiirfchen", "d'Bratschtonn", "d'Klenschegreid", "de Schlupppjang" usw.

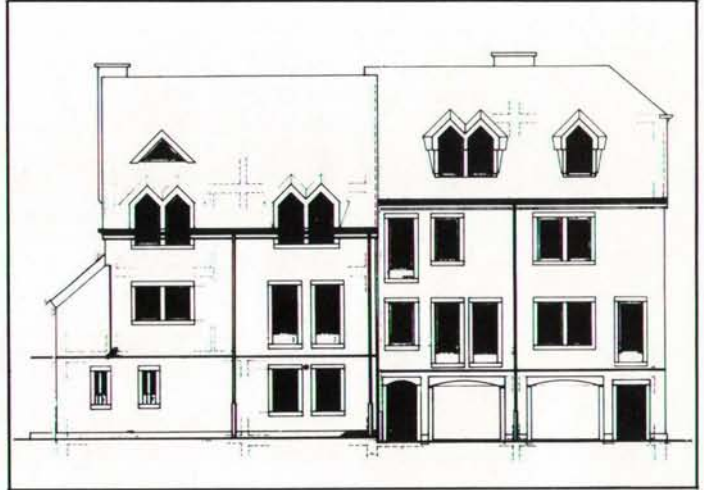
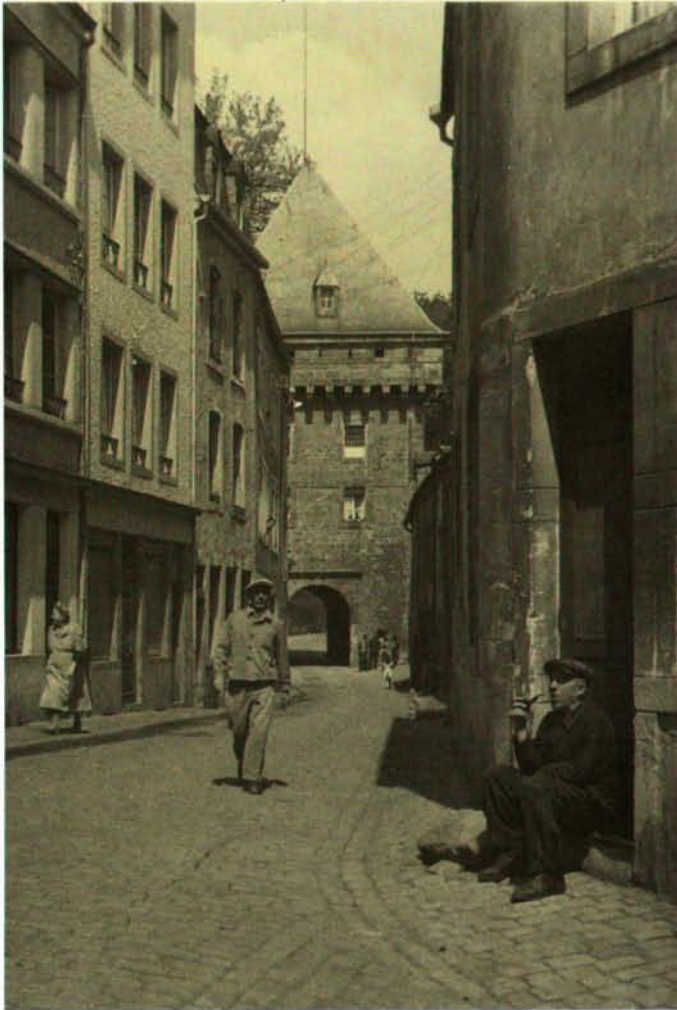
* Aus der Jubiläumsbroschüre „125 Joer Sang a Klang Pfafendall“



Denjenigen, die sich darüber beklagen, daß das Pfaffenthal zum Armenhaus der Stadt zu verkommen droht und die wohl in erster Linie an die Rendite ihrer Häuser denken, muß in Erinnerung gerufen werden, daß dies, falls es überhaupt zutreffend ist, auch eine Tradition ist. Das Bürgerhospiz, der Sichenhaff, die Reiterkaserne (die von Abkömmlingen heruntergekommener Adelsfamilien bewohnt wurde) zeugen von einer Tradition und einer Zeit, wo noch andere Werte galten als der tierische Ernst von Hausbesitzern, der heute den Ton anzugeben scheint. Das Pfaffenthal war das Viertel der Scherenschleifer, die von hier aus das ganze Land durchstreiften. Dieser ehrbare Beruf war bestimmt keine Goldgrube. Ähnlich verhält es sich wohl auch mit dem Beruf des Tagelöhners, dem in vergangenen Zeiten überhaupt nicht der pejorative Beigeschmack anhaftete, mit dem er heute in Verbindung gebracht wird. Im 17. und 18. Jahrhundert bildeten die Tagelöhner, die überaus zahlreich im Pfaffenthal waren, sogar eine eigene Zunft. Ein bißchen Traditionsbewußtsein und vor allem eine Rückbesinnung auf die menschlichen Qualitäten, die das Viertel seit eh und je auszeichnen, könnten gewissen Aspekten der Fremdenfeindlichkeit, die das Klima sehr wohl zu vergiften droht, rechtzeitig die Spitze abbrechen.

Mario Hirsch

Um "Béinchen" rührt sich was



Der Wiederaufbau soll Ende 1985 abgeschlossen sein

In der geschichtsträchtigen Unterstadt Pfaffenthal lebten vor dem zweiten Weltkrieg noch 4.600 Menschen, heute zählt der pittoreske Vorort längs der Alzette noch ganze 1.500 Seelen, gut die Hälfte davon Immigrantenfamilien. Der rapide Bevölkerungsschwund kommt nicht von ungefähr: seit Jahrzehnten fehlt ein Gesamtbebauungsplan für die in Sachen Wohnungsbau hoffnungslos veraltete Unterstadt. Von insgesamt 203 Häusern sind laut einer kürzlich durchgeführten Untersuchung 40 in schlechtem Zustand, die andern sind nach heute gültigen hygienischen und sanitären Ansprüchen "bewohnbar", und nur acht davon sind Neubauten. Während im Stadtgrund Restaurierungsarbeiten seit Jahren an der Tagesordnung sind, mußte es im Pfaffenthal erst zu einer Katastrophe kommen, bis man sich Gedanken um eine teilweise Wiederbelebung machte.

Aus "Béichen" (kleiner Brückenbogen) hat der Volksmund im Laufe der Jahre "Béinchen" gemacht. Nicolas Ries spricht in den "Cahiers Luxembourgeois" (Nr 1/1935, S. 29) vom "pont-barrage (de Béinchen) reliant les deux tours massives de Vauban et destinées à assurer la défense du faubourg et des bastions avoisinants des hauteurs". Bereits in den fünfziger Jahren hatte die Stadtverwaltung in diesem im Zentrum Pfaffenthals gelegenen Viertel einige besonders auffällige Häuser aufgekauft und abreißen lassen im Hinblick auf einen Bebauungsplan, der dann auch 1957 vom damaligen Stadtingenieur Clement erstellt wurde.

Ein weiterer Plan sah 1968 eine neue Straße auf der Westseite der Unterstadt vor, die die rue Sosthène Weis längs der Alzette verlängern sollte.

1970 sprach sich der damalige Schöffenrat in einer Erklärung für eine Wiederbevölkerung aus, und Ende des Jahres arbeitete das städtische



Architektenbüro ein Vorprojekt aus, das allerdings an einer Intervention der Ponts et Chaussées scheiterte, die ihrerseits eher das Hauptgewicht auf die Verbesserung der Verkehrssituation im Pfaffenthal legen wollte.

Dann, 1975, von der Unesco zum Jahr des architektonischen Patrimoniums erkoren, erarbeiteten die Architekten Ewert, Haagen und Jegen einen Koordinationsplan zur Restaurierung und Amenagierung der Luxemburger Vororte, der auch bereits ein Vorprojekt für die Renovierung des "Béinchen" enthielt.

Am 30. Mai 1976 schließlich wurde den Verantwortlichen die endgültige Entscheidung abgenommen: eine das ganze Stadtgebiet erschütternde Detonation, bedingt durch eine Explosion im unterirdischen Entwässerungsnetz, die durch das Überlaufen eines Benzintanks hervorgerufen wurde, nahm den städtischen Planierern die Arbeit ab und forderte zudem drei Menschenleben und zahlreiche Verletzte.

Noch am selben Tag beschloß der Schöffenrat den Wiederaufbau des Viertels.

Am 23. September 1976 wurde ein Gesamtbebauungsplan deponiert, der insgesamt vierzig Wohnungen, Appartements und Einfamilienhäuser, ein Geschäft, zwei Cafés, ein unterirdisches Parking, einen Spielplatz und Grünflächen vorsah.

Dieser "plan cadre" der Architekten Ewert, Haagen und Jegen fand die Zustimmung des Gemeinderats und der zuständigen Konsultationskommissionen, und im Juni 1979 wurde ein Architektenwettbewerb ausgeschrieben, in dem das Architektenteam Fritsch, Herr und Huyberechts in Zusammenarbeit mit Ballini und Pitt den ersten Preis davontrug und mit der Ausführung der von ihnen erstellten Baupläne beauftragt wurde.

Das definitive Béinchen-Amenagierungsprojekt, das inzwischen noch einige Umänderungen erfuhr, sieht jetzt den Bau von 17 Apparte-

menten, 4 Studios und 12 Einfamilienhäusern vor, außerdem ist ein Geschäftslokal, ein Café und ein Mehrzwecksaal im Gesamtkomplex, dessen Kosten sich auf 230 Millionen belaufen, enthalten.

Seitens der Stadtverwaltung rechnet man kaum mit einem Verkauf der Wohnungen, da die Preise für in Frage kommende ausländische Familien zu hoch angesetzt sind und Luxemburger Familien wegen dem hohen Anteil an Ausländerkindern im Pfaffenthal in der Regel zögern, ihr Kind dort zur Schule zu schicken.

So wird "um Béinchen" doch noch ein sozialer Wohnungsbau entstehen, da das Gesetz von 1979 über die Staffelung der Mieten nach dem jeweiligen Einkommen der Interessenten voll zum Tragen kommen wird.

Mit der Fertigstellung des Viertels wird für Ende 1985 gerechnet.

René Clesse

Armação de Pera

Zanter enger Stonn leeft di Méck op der plakeger Bir hin an hier; wéi opgezunn.

Hie wollt ëmmer e Schiirm kafen fir drun, en einfache, wäisse Schiirm, mä 't as ni derzou komm; odder – wann en éierlech as – well iirgendeppes an him war, dat him gesot huet: 'T as nët derwäert.

Elo, wou en hei um Bett läit an d'gepaakte Waliss bei der Dir steet, weess hien, datt dat ëmmer an him war: 'T as dach nët derwäert.

Armação de Pera. Hien as nach hell waakreg, mä 't as him, wéi wann deem Numm aus enger anerer Welt kéim; besonnesch elo.

Wéi wäit läit dat alles hannerun him! Déi kleng wäiss Häipen hannert de Jasminshecken, di kleng Stroossen, knobbeleg a voller Miersand, di puer Hotelen, déi him, dem Fëscherbouf, bäibruecht hun, datt d'Welt nach aus eppes anesches bestéing, as wéi aus séngem Nascht an der Algarve, aus de faarwege Fëscherbooter, aus dem Netzerflécken.

Wann se kuurz no Sonnenopgank mat den Traktere koumen an d'Booter erop op de wäisse Sand gezunn hun, iwwer geschielte Pinie-stämm, déi vir ënnert d'Boot geluegt an hannen nees séier ewechgezu gowen, da stoungen ëmmer schons e puer Friemer aus den Hotele bei der grousser Wo, wou d'Fësch versteet goufen; fir nozekucken an noze-lauschteren, wann deem ale Ricardo, wéi aus engem Maschinengewier d'Präisser erofgesteet huet an d'Fësch biddeweis un d'Familjen, di kleng Fëschrrestaurant'en an un d'Hotele gOUNGEN.

Säi Papp an hien hun dann der Mamm d'Escudoën an och e puer Fësch gin, d'Schwëstere koumen erbäi an hun eng Hand mat ugepaakt fir d'Netzer ze dréchnen an och ze flécken, 't gouf e Schotz Wäi gedronk an e Maufel giess, an da géint Mëtteg as et heem gaang.

De Bacalhau odder d'Sardinehas assadas hu schon an de Gaasse geroch an iwwerall virun den Häipe souzen d'Fëscher z'iessen; vun deem wat se gefaangen haten. An heinsdo ware Borschten am Duerf, déi aus der Friemd koumen, an déi vu Länner erzielt hun, wou d'Geld op de Kéip léig.

D'Olivia war dat éischt vun hinnen, dat gOUNG; duerno huet d'Maria säi Bëndel gepaakt. D'Mamm huet all Kéier haart gekrasch, an de Papp huet de ganzen Dag un him erëmgeknoutert.

Hie gOUNG als drëtten. Well dem Olivia säi Manuel him Chrëscht-dag viru véier Joër erzielt huet, wéi et hei wir, an datt hien och beim Manuel séngem Patron ënnerdag kéim.

De Papp huet näscht gesot an huet dee Jéngste mat an d'Boot geholl. Haut wäerd de Mario der siechzéng sin.



D'Méck op der Bir sëtzt zanter e puer Minutten ewéi doudeg do; wéi wann s'op eppes geing lauren; wéi wann si d'Spann wir. E misst d'Luucht einfach ausman; muer gin et Fréibiren.

Armação de Pera. Hien hat et an den éischte Méint hei bal ganz vergiess. De Manuel hat recht, 't war villes anescht hei, mä 't gouf verdéngt. An 't huet een sech nët eleng gefillt, well hei am Dall huet ee bal keng aner Sprooch héiern, ewéi séng eegen.

Beim Miguel gouf et Wäi vun doheem an dem Pedro séng Fra hat an hirem Buttéck alles wat d'Portugiesen, d'Spuenier an och d'Italiéiner

gebraucht hun. Mä d'Spuenier an d'Italiéiner waren och schon nëmme méi e Grapp voll; nët zu méi, wéi di puer Lëtzebuerger, déi nach hei waren.

Hien hat der ni vill kennegeleiert. Op dem Bau war een ënnert sech, beim Miguel gouf nëmme portugiesesch geschwat, an do huet hie fir d'éischt erlieft, wéi ganz anescht séng Sprooch aus der Algarve geklungen huet, wann een se mat däär aus der Géigend vu Porto verglach huet. A Sonndes mëttes stoungen s'op der Bréck tèschent deenen zwee Tieren an hun dervu geschwat, datt elo alles ganz anescht géif, a Portugal.

Mä do war nach eppes. Him huet enges Daags d'Mier gefeelt, an d'Sonn. Wann hie laanscht di héich Fielsen eropgekuckt huet, déi éiweg hire Schiet op d'Haiser heienne geworf hun, da war et him, wéi wann s'op eemol getroll kéimen, fir hien ënnert sech ze begruemen. An dann dee Reen, deem deeglaangen, kale Reen!

Virun engem Mount as de Papp nët méi heemkomm. Kee wouss, wat mat him dobaussen um Mier geschitt as, huet d'Mamm geschriwwen. D'Olivia huet him de Bréif virgelies. D'Mamm an d'Olivia konnte schreiwen a liesen. De Mario hätt verzielt, de Papp wir op eemol nët méi am Boot gewiescht.

D'Mamm brauch mech, sot hie virun e puer Deeg zum Olivia, an hien huet gemengt, wéi wann de Manuel näscht dergéint hätt, wann e géing. Dee kritt säin Zëmmer elo bestëmmt méi deier un en anere weiderverlount.

Armação de Pera. Zwee Deeg ënnerwee mam Afonso séngem Bus, dann as en nees doheem. Deemoools haten s'all gemengt, hie kéim ni méi zréck. E Méindeg as en nees do. Hie wees nët, op et richtig as, mä d'Mamm geet elo vir. An dann as och nach d'Joana do, dat vläicht nach nët bestuet as. Véier Joër sin sou eng laang Zäit.

D'Bir huet liicht geziddert. D'Méck jauft wéi benzeg ronderëm.

Kuurz virun Hallefnuecht flitt de "Béinchen" an d'Luucht.

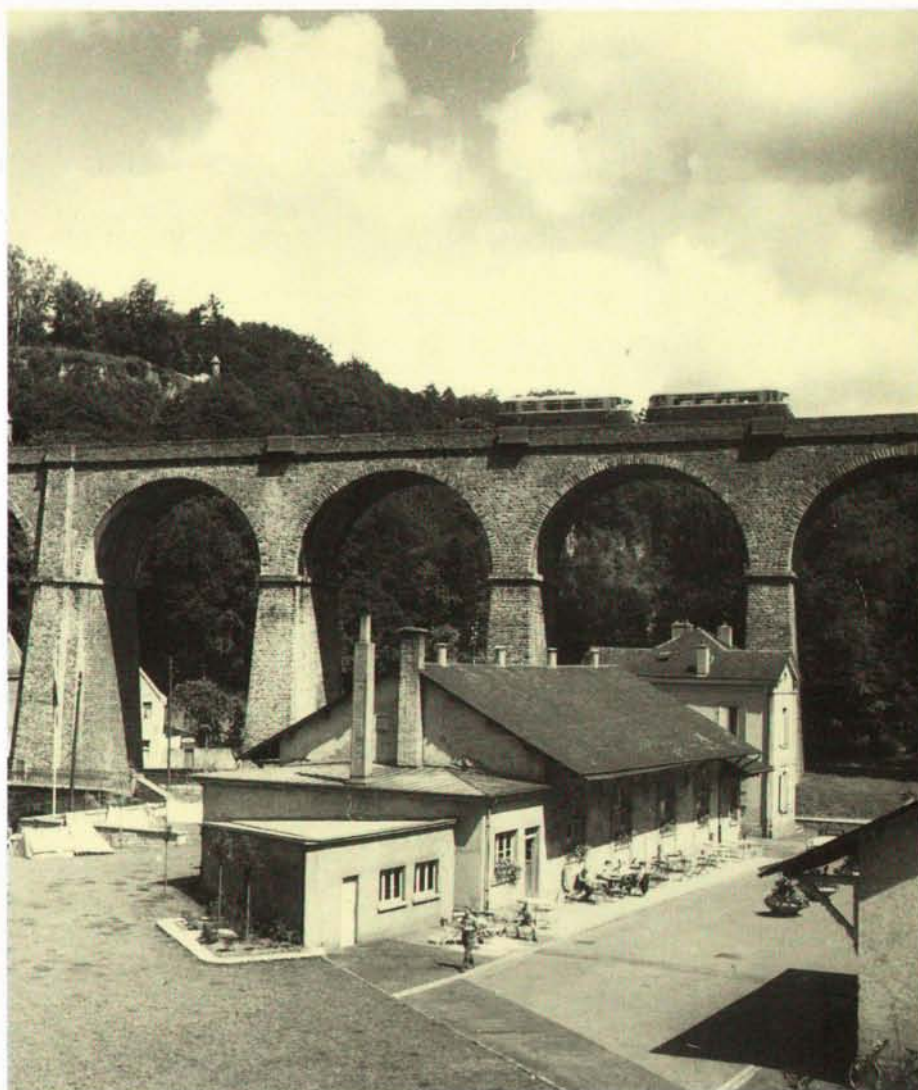
De Manuel huet deem Doudege mueres fréi aus dem kapotten Zëmmer gedron.

josy braun

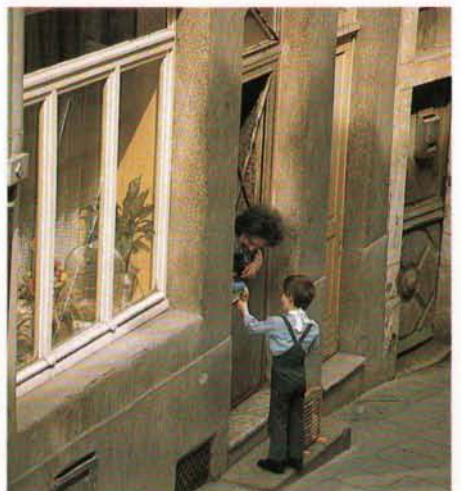
LA VILLE ET SON PASSÉ RÉCENT

Le 6 mars 1876 fut inauguré rue du Fort Olisy l'ancien abattoir de la Ville qui devait fonctionner jusqu'à son transfert en 1929 dans les locaux que nous connaissons à Hollerich (à la suite de la réunion de cette commune à la Ville en 1920).

En 1936, le bâtiment qui avait abrité l'abattoir au Pfaffenthal fut transformé en une auberge de jeunesse de 115 lits, maison que l'on ferma le 15 décembre 1968. Une auberge provisoire fut aménagée au numéro 6 de la rue Vauban jusqu'en décembre 1972. La nouvelle construction (308 lits) fut inaugurée le 16 juin 1973. Depuis, l'auberge de jeunesse connaît un grand succès: en 1982, par exemple, elle a enregistré 34.737 nuitées et accueilli des jeunes originaires de quelque 30 nations.



„Ihr da oben - wir da unten“



Alteingesessene Pfaffenthaler am Stammtisch, (v.l.n.r.): Jang Clement (Leppe Jang), Valy Chenet (d'Geiervaly), Maria Hopp (d'Huppe Maria), Fritz Clement (de Schnapsfritz), Ray Zender (de King Kong), Michel Mang (de Këschte Misch, de rosa Pullover), Pierre Toussaint (den Tigerpapa), Roby Feltes (Gomola).



d'Lidd vum Théiwesbuer



d'Madammen aus der Sichegaass
 déi stonge vrun der Dir
 Haut gouf et iescht, verbäi de Spaass
 Si rieden hin an hir
 d'Regierung hat en Här geschéckt
 ze kafen Haus fir Haus
 an dat wor deem wéi 't schéngt gegléckt
 Si mussen all eraus

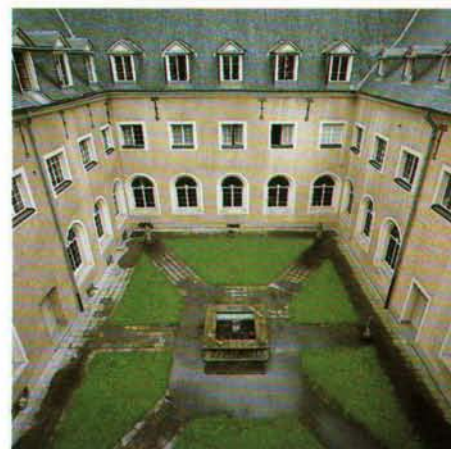
d'Gréit jäitzt: Mir haalen nèt méi stall
 mat Dreë geet et duer
 weist deen sech nach am Pafendall
 da fléit en an de Buer
 Ah non! seet d'Siss, mir plënneren
 an d'Lougaass trotz dem Knascht
 sollt do en Hond ons hënneren
 hu mir och gudde Kascht

Mais d'Stole Broscht seet: Hieft Verstand
 Mir street kee Sand an d'Aan
 Och d'Lougaass hält nèt laang méi stand
 wësst dir dann wat mir man
 Op d'Käerche baue mir en Dag
 eng Roulotte huet säi Charme
 déi setze mir ee schéinen Dag
 Flang mëtten op d'Plës'daarm

Refräin:
 Kanner o Kanner o quel malheur
 Mir mussen aus der "Rue des Fleurs"
 Wéi as dat menscheméiglech nur
 Mir musse fort vum "Théiwesbuer".

*Text: Fritz Weimerskirch
 Musek: No enger aler Melodie*

DAS BÜRGERHOSPIZ



1308 gründen Graf Heinrich VII. und seine Gattin, Margareta von Brabant, das Hospital St Johann in Stadtgrund. Es war für Kranke und Arme bestimmt.

1669 wurde ein neues Spital gebaut, das jetzige Frauengefängnis.

Im Jahre 1667 gründete Maria Zorn ein neues Spital in ihrem bei der Sankt-Michael-Kirche stehenden Hause, fünf Jahre später wurde, auf ihre Bitte, ihre neue Stiftung mit dem alten Spital vereinigt, aber unter der Bedingung, daß die durch Maria Zorn eingeführten Elisabetherinnen gehalten sein sollten, in Zukunft auch in der Stadt wohnende Kranke gegen mäßigen Lohn zu pflegen.

1803 wird eine Elisabetherin Direktorin des vom Altaristen Jakob Stas um 1720 gegründeten Waisenhauses in Stadtgrund, das 1807 dem Hospital Sankt Johann inkorporiert wird.

1843 verlassen die Elisabetherinnen das Hospital in Stadtgrund, um ins frühere Pfaffenthaler Heilig-Geist-Kloster einzuziehen, das 1842 von der Verwaltungskommission der Zivilhospize erworben worden war.

Die Baugeschichte

Um das Jahr 1234 stiftete Gräfin Ermesinde das Heilig-Geist-Kloster den adligen Büsserinnen der hl. Maria-Magdalena, die bald Klarissinnen-Urbanistinnen genannt wurden.



Portrait de Marie Zorn (1688)

Ludwigs XIV. Festungsingenieur Vauban hielt nichts vom Slogan, Schwerter in Pflugscharen umzuschmieden. Er verwandelte lieber Klöster in Kanonenhügel. Und so mußten denn auch die Schwestern des Hl. Geistes ihren angestammten Platz verlassen, um einer Zitadelle, der Seele der Festung, zu weichen. Ihr Klostergebäude selbst aber wurde erst 1770 wegen Baufälligkeit abgerissen.

1687 wurde den Schwestern das frühere Gehege des Luxemburger Schlosses in Pfaffenthal als neues Klosterterrain zugewiesen.

1731 begann man mit der Umfassungsmauer, an der man 21 Jahre lang wirkte, und die in den 70er Jahren unseres Jahrhunderts in ein paar Tagen der Spitzhacke zum Opfer fiel.

1783 wurde das Kloster, wie viele andere auch, durch Kaiser Joseph II. aufgehoben, und es dauerte genau 60 Jahre, bis 1843, ehe das Gebäude seinem heutigen Zweck zugeführt wurde.

Eine 1844 erstellte Dependenz wurde 1867 durch eine Feuersbrunst zerstört, aber wiederaufgebaut. Größere Umbauten wurden seitdem nicht

mehr am Bürgerhospital – Bürgerhospital, weil es den Bürgern der Stadt Luxemburg vorbehalten bleibt – vorgenommen, abgesehen von einer Reihe Umänderungen innerhalb des Hauses, die teils im Jahre 1958, teils von 1968 bis 1974 verwirklicht wurden und es von Grund auf modernisierten und behaglich gestalteten.

Die Institution der Zivilhospize geht auf die französische Revolution zurück. Ein solches Hospiz begriff folgende Abteilungen: Altersasyl, Spital, Waisenhaus, Siechenheim. Diese unerträgliche Fächerung wurde nachher abgebaut.

Die Verwaltung

Das Pfaffenthaler Hospiz untersteht gemeinsam mit demjenigen von Hamm einer eigenen, autonomen Verwaltungskommission, die vom Gemeinderat der Stadt Luxemburg beaufsichtigt und in letzter Instanz vom Innenministerium kontrolliert wird. Die beiden Hospize haben ein gemeinschaftliches Budget.

Das Pfaffenthaler Hospiz hat jedoch auch Eigenvermögen aus Schenkungen und Einkünfte aus diesem Eigenvermögen. Es zählte etwa 50 Wohltäter in der Zeitspanne von 1810 bis 1934, darunter Victor Wolff, der ihm 1905 alle seine Güter im Schätzwert von 210.000 Goldfranken testamentarisch zukommen ließ, und Edmée Metz-Tesch, die ihm 1919 16 ha bestes Weideland auf dem Bettemburger Bann hinterließ.

Der heutige Hospizbering in Pfaffenthal selbst beträgt über zwei Hektar. Das Hospiz ist beispielsweise Eigentümer des Immobels, in dem sich unsere nationale Senffabrik befindet. 1934 besaß es außerdem zwei Häuser in der Hauptstadt, etwa 130 ha Land, darunter 2 ha auf Limpertsberg, 1,5 ha bei Hollerich und 35 ha auf Kirchberg-Weimershof, so daß man hätte formulieren können, das neue Europa würde auf dem Armenhaus der Stadt Luxemburg aufgebaut. . . . Daneben Obligationen im Gesamtwert von über einer Million. Aber es sind Änderungen in den Besitzverhältnissen eingetreten. Auf Weimershof verbleiben nur mehr 3,5 ha. An landwirtschaftlich nutzbarem Land zählt man noch 68 ha, doch hinzu kommen 57 ha Wald im Merscher Kanton.

1860 zählte das Hospiz 145 Kranke oder Invaliden, 13 Schwestern, 1 Seelsorger, 2 Dienstmädchen, 1 Bäcker und 1 Krankenpfleger.

1934: 180 Hospitaliten, davon 110 Männer und 70 Frauen. 138 fallen gänzlich der Öffentlichen Hand zur Last; 30, als Kleinrentenbezieher, teilweise; 12 kommen selbst für ihren Unterhalt auf. Das Pflegepersonal begreift 12 Nonnen, 4 Mägde, 1 Bäcker und 1 Krankenpfleger.

Die Schlafräume umfaßten 6 bis 20 weiß lackierte Eisenbetten. Jeder Insasse wurde mindestens einmal im Monat gebadet, ganz gleich, ob er sich dagegen sträubte oder nicht. Tagsüber wurde gearbeitet, gestrickt oder Tüten geklebt. Dafür gab es dann etwas Trinkgeld, einen Schnaps oder ein Päckchen Tabak. Einmal pro Woche war Ausgang. Bei Fehlverhalten wurde der Ausgang gesperrt.

Das hat sich grundlegend geändert.

Heute zählt das Hospiz 160 Insassen, zur Hälfte Frauen, zur Hälfte Männer, die fast alle ein eigenes Zimmer bewohnen. Die Kost ist individualisiert: normal oder Diät, und Diät in vielen Varianten, für Diabetiker, Magenkranke usw. Kein Arbeitszwang. Alle Tage Ausgang. Ein Minibus steht dem Hospice civil zur Verfügung. Fernsehen kann man nicht nur in Gemeinschaftsräumen, sondern auch im eigenen Zimmer.

90 % der Pfleglinge beziehen eine Rente von der Alters- und Invalidenversicherung. Allerdings bedingen die allzu kleinen Witwenrenten Zuschüsse von Seiten des Office Social der Stadt Luxemburg. Und Bedürftige oder Unbemittelte erhalten überdies Taschengeld. Im Moment liegen die Kost- und Logisbeträge bei Einzelzimmerbelegung um 29.000 Franken, bei Doppelbettzimmern um 25.000 Franken.

Teilt man die Hospizinsassen auf, so ergibt sich, daß 70 der Altersheimabteilung zuzurechnen sind und 90 der Pflegeabteilung (Geriatric). Es ist geplant, die Geriatric auszubauen. Au-

genblicklich liegen 67 Aufnahmeanträge von Frauen und 9 von Männern vor für diese Abteilung, und nur 13, beziehungsweise 8 fürs Altersheim. Es zeichnet sich also jetzt schon ein doppelter Trend ab, erstens, daß das heute schon leicht prekäre Gleichgewicht Altersheim-Geriatric sich vollends zugunsten der Pflegeabteilung verändern wird, und zweitens, daß das Zahlenverhältnis Männer-Frauen sich zugunsten der Frauen verschieben wird, etwa dahin, wie es heute schon in der Fondation Pescatore der Fall ist, wo es 5,5:1 beträgt.

Zu den bekanntesten Insassen des Pfaffenthaler Hospizes gehörten die 1873 innerhalb eines Monats verstorbenen beiden Kommunarden, der 36 Jahre alte Weißzurichter Auguste Martin und der 52jährige François Sordet, die auf Siechenhof begraben liegen, sowie der seit 1959 gelähmte Architekt und Kunstmaler Pierre Louvrié (1904-1976), von dem letztes Jahr Werke in der von der Gemeinde organisierten Ausstellung "La représentation de la femme dans la peinture luxembourgeoise" in der Villa Vauban zu sehen waren.

Und wenn wir nun schon, mit Louvrié, bei der Kunst angelangt sind, wollen wir hinzufügen, daß der Madrigal de Luxembourg die Kapelle schon zu Schallplattenaufnahmen benutzt hat.

Das Betreuungspersonal setzt sich momentan aus etwa 60 Personen zusammen. Neben dem Direktor gibt es einen Rezeptionisten, 18 Krankenpfleger (-innen), Hilfskrankenpflegerinnen, 5 Schwestern und sonstiges Dienstpersonal.

Gaston Holzmacher





Das Vereinsleben im Pfaffenthal

Der Ursprung der Pfaffenthaler Vereine ist in den Berufsvereinigungen der ansässigen Handwerker (Zünfte) zu suchen. Da in den Unterstädten logischerweise diejenigen Handwerkszweige besonders stark vertreten waren, die das Wasser zur Ausübung ihres Berufes benötigten, und weil die Alzette in früheren Zeiten äußerst fischreich war und die Einwohner des Pfaffenthals das Fischrecht in den Wehrteichen der Mühlen besaßen, so könnte man wohl den "Föscherverein" mit dem ansprechenden Namen "Les Pêcheurs Endurcis" als älteste Vereinigung Pfaffenthals ansehen, die in einem gewissen Sinne als Fortsetzung der Fischerzunft (Fischer und Fischhändler) überlebt haben könnte. Doch in Wirklichkeit ist dieser Verein erst im Jahre 1929 gegründet worden. Sein Hauptinteresse liegt darin, alles zu unternehmen, damit die Alzette ihre Bedeutung als Fischgewässer wiedergewinnen soll, und in diesem Sinne werden auch Jahr für Jahr Fische ausgesetzt, um die natürliche Umwelt wieder herzustellen.

Die Anfänge der neuzeitlichen Stadtvereine liegen um die Mitte des vorigen Jahrhunderts, die der Unterstädte fallen eindeutig ins Jahre 1851, als die Bewohner von Grund und Pfaffenthal ein "Freiwilliges Rettungs- und Feuerwehrkorps" gründeten, eine für damalige Verhältnisse lobenswerte Institution. Zur Erholung nach dem Dienst

gründeten die jüngeren Mitglieder des Korps im ersten Jahre schon eine Gesangssektion, und in deren Zusammenkünften liegen die Ursprünge des 1857 gegründeten Gesangsvereines "Sang a Klang". Kein anderer Gesangsverein kommt dem königlich-großherzoglichen "Sang a Klang" in Geschichte und Tradition, in Musikereignissen und Organisation gleich. Hier wurden manch bahnbrechende neue Wege im kulturellen Bereich eingeleitet, hier lösten sich Musiker von Format, Präsidenten mit Weitsicht, Vorstände mit ungedämpftem Schaffensgeist und Mitglieder mit großem Eifer während 126 Jahren pausenlos ab. Man braucht nur an das im letzten Jahre 1982 stattgefundene 125. Geburtstagsfest zu erinnern, um die Möglichkeiten und Fähigkeiten dieses Vereins eindeutig zu beschreiben. "Sang a Klang" besitzt in seinem vereinseigenen Gebäude mit Festsaal ein Vereins- und ein Musikarchiv, ein regelrechtes Pfaffenthaler Museum.

Der Hang für das Künstlerische, für Gesang und Musik, scheint dem Pfaffenthaler eingeboren, sind doch die allermeisten Einwohner auch heute noch in einem der vier bestehenden kulturellen Vereine "Sang a Klang", Kirchengesang Caecilia, Musikgesellschaft Fanfare de Pfaffenthal sowie Kinderchor "Laurent Menager" tätig. Hervorzuheben ist die große Anzahl derjenigen, die aus dem Pfaffenthal wegziehen



mußten, die aber regelmäßig noch am Vereinsleben teilnehmen. Ohne sie wäre es kaum möglich, die Vereine vor dem Aussterben zu bewahren.

Der Caecilienchor wurde im Jahre 1881 gegründet. Seine große Zeit kannte dieser Verein in den Kriegs- und Nachkriegsjahren bis 1955. Während dieser Periode war er fast eine Art Schule für Musikfreudige, an die sich noch viele gerne erinnern.

Von 1851-1882 bestand das "Freiwillige Rettungs- und Feuerwehrkorps Grund und Pfaffenthal" mit Sitz in Stadtgrund. Auch die führenden Stellen waren hauptsächlich von Leuten aus Stadtgrund besetzt. Im Laufe der Jahre entstanden immer wieder Reibereien zwischen beiden Sektionen und anderen Vereinen wegen Benutzung des Pfaffenthaler Spritzenhauses, und so wurde auf Initiative des "Sang a Klang" in Pfaffenthal ein eigenes Feuerwehrkorps gegründet. Bedingt durch die damalige Bauweise hatten die Feuerwehrleute viele Einsätze bei Feuersbrünsten zu verbuchen. In diesem Zusammenhang sei an die alte "Maria-Theresienspritze" erinnert, die Pfaffenthaler Eigentum ist und heute im Feuerwehrmuseum an der Arlonerstraße bewundert werden kann.

Die Fanfare Municipale de Pfaffenthal nahm ihren Start erst im Jahre 1905 und füllte eine Lücke im Vereinsleben. So kam es, daß die neue Vereinigung sich bei den Einwohnern gleich

großer Beliebtheit erfreute und bis in die dreißiger Jahre einen steilen Erfolgsweg gehen konnte. In den sechziger Jahren stabilisierten sich die Verhältnisse in der Gesellschaft auf respektablem Niveau, und es ist nur den unglücklichen Umständen zuzuschreiben, daß das Interesse an der Musikgesellschaft langsam abflaute.

Ob Kultur- oder Sportvereine, ob politische oder religiöse Gemeinschaften, ob Feuerwehr, ob Jugendvereine, alle haben zu wenig Zuwachs. Das ist zum Teil bedingt durch die Wohnverhältnisse, die auch demographische Probleme nach sich ziehen: die fehlende Möglichkeit, in diesem Stadtteil ansäßig zu werden, zum Teil aber auch durch eine sehr hohe Anzahl Ausländer, die am luxemburgischen Vereinsleben keinen oder nur geringen Anteil nehmen.

Zu viele Vereine sind in den letzten 25 Jahren gänzlich von der Bildfläche verschwunden, wie z.B. der Basketballverein "Vauban", die beiden Scoutstruppen "St. Mathieu" und "Panthères Bleu", die Guidentruppen "St. Mathieu", Boxing Club, Turnverein "Le Secours" und der "Päife Club".

Einer der bekanntesten Sportvereine der Stadt ist der 1919 ins Leben gerufene Fußballverein "Red Black Pfaffenthal", der meist in einer der oberen Spielklassen zu finden war. Red Black ist der einzige Sportverein der Unterstadt, der überlebt hat.

Als einziger autonomer Jugendverein ist der Kinderchor "Laurent Menager" zu erwähnen. Um den Kindern der Unterstadt eine sinnvolle und nützliche Freizeitgestaltung zu bieten und um Nachwuchs für den Männergesangsverein "Sang a Klang" zu bringen, wurde dieser Verein im Jahre 1965 aus der Taufe gehoben.

Man kann sich leicht vorstellen, warum die Pfaffenthaler im Jahre 1969 einen Interessenverein ins Leben gerufen haben. "Der letzte Schrei der agonisierenden Unterstadt – Ein Aufbäumen mit letzter Kraft", so könnte man diese Initiative nennen. Gewiß sind in den nächsten Jahren noch große Aufgaben zu lösen, um das historisch gewachsene Pfaffenthal in seinem Bestand zu sichern. Das seit einiger Zeit in Angriff genommene und liebevoll gestaltete Projekt "Béinchen" gibt Anlaß zur Hoffnung. Es wird einen wichtigen Platz für die weitere Entwicklung von Pfaffenthal einnehmen, denn die Sanierung dieser Unterstadt ist nicht zuletzt ein Hoffnungsfunkle für unsere alteingesessenen Vereine.

Fernand Théato



Nachdem die großherzogliche Armee vor einigen Monaten in sämtlichen Wirtshäusern des Landes die Geldspielautomaten beschlagnahmte, nutzten die Privatbanken des Finanzplatzes die Gelegenheit und stellten solche Automaten ganz einfach im Freien auf. In der Hauptstadt, vor den Filialen und Hauptvertretungen der Bankhäuser stehen diese mit dem unverfänglichen Namen "Bancomat" getarnten Glücksspiele nunmehr seit längerem herum und locken nicht nur chronische Spieler an, sondern auch brave und biedere Bürger, die sich noch nie etwas haben zuschulden kommen lassen. Auch Batty Zimmer-Kummer aus Luxemburg-Neudorf verfällt dem schlimmen Laster der Spielleidenschaft und macht damit die unangenehmsten Erfahrungen.

Eigentlich hat die ganze Geschichte ja harmlos angefangen. Eines Morgens ist den Zimmer-Kummer eine Mitteilung der Bank in den Briefkasten geflattert, in der es hieß: "Eine neue Form von Beziehung zu Ihrer Bank profiliert sich am Horizont. Ein erster wichtiger Schritt, mit dem eine zukunftsweisende Ära im Bank-Service beginnt." Damit waren eben jene von den Banken aufgestellten Glücksspielautomaten gemeint, ein Gemeinschaftsnetz von automatischen Bankschaltern, an denen man jederzeit und sogar nachts und an Feiertagen Bargeld abheben könne. In der Mitteilung hieß es weiter: "Wie es Ihnen gerade am besten paßt.

Ohne langes Warten. Ohne Streß. Völlig problemlos. Bancomat zahlt Ihnen bis zu 9.000 Franken pro Vorgang und bis 25.000 Franken wöchentlich."

Der Mitteilung war ein sonderbarer Umschlag beigelegt, der eine vierstellige Geheimnummer enthielt, und die hier aus verständlichen Gründen nicht verraten werden soll. Mit dieser Nummer und mit seiner Scheckkarte, die mit einem ebenfalls geheimnisvollen Magnetstreifen versehen ist, soll Batty nun also problemlos ans große Geld kommen. "Bis zu 25.000 Franken wöchentlich, und das neben meinem normalen Einkommen", denkt sich Batty Zimmer-Kummer, "das ist kein Pappentstiel. Das lasse ich mir gefallen. Da mache ich mit!"

Und Batty bekommt die Großmannssucht. Er, der sonst ein sehr skeptischer Mensch ist, läßt sich von den Bedenken seiner Frau Marguerite, eine etwas konservative Person, die elektronischen Geräten gegenüber mißtrauisch eingestellt ist, und die ihre Wäsche noch auf der Hand wäscht, nicht abhalten, und er beschließt, den Automaten einen Be-

such abzustatten und haufenweise Geld zu gewinnen. Er sieht sich und seine Familie schon mit all dem Reichtum am Strand von Ibiza oder auf einer Schweizer Alm Urlaub machen. An diesem Abend geht Batty ungewöhnlich früh zu Bett und zwingt seine Frau Marguerite, die Kinder Steve und Iris, die Großmutter Amelie Kummer-Keller und das Meerschweinchen Emil, das sich eigentlich noch eine Fernsehsendung über Tierversuche in der Pharma-Industrie hatte ansehen wollen, unter Protesten ebenfalls schlafen zu gehen. Die Familie Zimmer-Kummer kann sich des berechtigten Verdachts nicht erwehren, daß ihr Oberhaupt Batty etwas im Schilde führt.

So ist es. Kaum hat die Kirchturmuhur zur Mitternachtsstunde Zwölf geschlagen, da springt Batty aus dem Ehebett und schreit so laut, als sei er Tarzan höchstpersönlich. Der solchermaßen unsanft aus dem Schlummer gerissenen Familie macht er unmißverständlich klar, daß nun der Augenblick gekommen sei, da man in die Oberstadt fahre, um die Spielbankautomaten auszuprobieren. Marguerite Zimmer-Kummer, die in ihren Lockenwicklern und mit ihrer fettig glänzenden Gesichtsmas-

und die Glücksspielautomaten

ke wie ein Gespenst aussieht, vergißt ihre gute Kinderstube und erkundigt sich bei ihrem Gatten, ob er noch alle Tassen im Schrank habe: "Deine Spielchen kannst du am helllichten Tag veranstalten, aber zur Nachtzeit verbitte ich mir solche geschmacklosen Scherze!" Dabei tobt und schreit sie und schaut wirklich furchterregend aus.

Aber Batty läßt sich nicht aus der Ruhe bringen. Daß Großmutter Amelie Kummer-Keller ihn als einen Lümmel bezeichnet, der ihre Tochter Marguerite, eine geborene Kummer, nicht verdient habe, läßt ihn tatsächlich kalt. Auch daß der vierjährige Steve sich erfrecht, ihn als "beknackte Type" zu beschimpfen, und daß die um ein Jahr jüngere Iris wieder einmal einen ihrer hysterischen Weinkrämpfe bekommt, stört Batty nicht im geringsten. Er erklärt der Familie seelenruhig, daß die Spielbankautomaten nachts nicht ohne Grund funktionierten: "Nachts sind die Gewinnchancen am größten", behauptet er.

So bleibt den Zimmer-Kummers und dem Meerschweinchen Emil nichts anderes übrig, als zu gehorchen. Zehn Minuten später sitzen alle im Wagen und fahren nach der Oberstadt. Die von der Bank verschickte Anweisung für den Gebrauch der Automaten hat Marguerite Zimmer-Kummer in ihrer Handtasche, und die Geheimnummer ist in Battys Kopf. Sogleich nach ihrer Ankunft in der Stadt machen sich die Zimmer-Kummers auf die Suche nach dem ersten Spielautomaten. Man sucht zuerst die Fußgängerzone auf, denn laut Bankmitteilung steht dort einer dieser Glücksbringer.

Nachts sind die Gewinnchancen am größten, behauptet Batty.

Und in der Tat. Mitten in der Fußgängerzone stoßen die sechs Schlafwandler aus Neudorf auf einen herumstehenden Apparat. Mit seiner mitgebrachten Taschenlampe leuchtet Batty das merkwürdige Ding von oben bis unten ab und entdeckt einen Schlitz, der wahrscheinlich für die Einführung der Euro-Scheckkarte bestimmt ist. Allerdings vermißt man an diesem Apparat eine Tastatur, auf der Batty seinen persönlichen Geheim-Code eintippen könnte. Im Prospekt, aus dem Marguerite Zimmer-Kummer in der Dunkelheit nur mit Mühe vorlesen kann, steht jedenfalls etwas von einer Tastatur und einem Bildschirm. Dieser blöde Apparat aber hat nur einen Schlitz, zwei Fensterchen mit Schachteln, in denen wahrscheinlich das Geld liegt, sowie zwei Schubladen, die Batty vergeblich zu öffnen versucht.

Bei genauem Hinsehen entdeckt der vierjährige Steve eine weitere Aufschrift neben dem Schlitz. Auch Batty erkennt jetzt, daß er da seine Scheckkarte unmöglich einführen kann, und daß diese winzige Öffnung zum Geldeinwerfen dient. "Zehn Franken muß man da einwerfen", denkt sich Batty und findet, daß dieser Einsatz minim ist, im Vergleich zur Aussicht auf einen Gewinn von 9.000 Franken pro Vorgang. "Ich wußte ja, daß an der Sache etwas faul ist", bemerkt Marguerite Zimmer-Kummer mit einem schadenfrohen Unterton in der Stimme.

Von solchem Gekeife läßt sich Batty nicht beeindrucken, und er wirft die zehn Franken in den Schlitz, öffnet eine der Schubladen und entnimmt eine kleine, braune Schachtel. "Hurra!", ruft er aus, "Ich habe beim ersten Mal gewonnen!"

Als Batty die Schachtel mit der Lampe besieht, entdeckt er darauf die unverschämte Aufschrift: "Halt är Stad propper". In der Schachtel befinden sich eine Kartonschaufel, ein Schaber und ein leerer Papierbehälter, auf dem ein Hund abgebildet ist. In großen Lettern steht darauf: "Umweltschutz mitmachen!" und "Behälter nach Gebrauch stets gut verschließen! Klappe umlegen und Klebestreifen fest aufeinanderpressen." Batty ist fuchsteufelswild. "Diese Banken erlauben sich auch noch Scherze!", ruft er durch die leere und dunkle Fußgängerzone. Marguerite Zimmer-Kummer bekommt einen frenetischen Lachanfall, Großmutter Amelie Kummer-Keller schüttelt mißbilligend das greise Haupt, die dreijährige Iris heult und plärrt, und ihr Bruder Steve bohrt mit dem Finger in der Nase.

Aber Batty gibt sich immer noch nicht geschlagen. Er wirft so lange Zehnfrankenstücke in den Schlitz, bis er die letzte Schachtel herausgeholt hat. Als der Automat leer ist, leuchtet in einem der Fensterchen plötzlich folgendes Signal auf: "En panne. Contactez votre banque."

Das tut Batty am darauffolgenden Tag. Er stürzt sich auf den erstbesten Schalter seiner Neudorfer Bankfiliale und beschimpft die Aktionäre des Finanzplatzes als Hochstapler und hebt alles Geld ab, was er auf seinem Sparbuch und seinem Konto hat. Zuhause tut er es in einen großen Strumpf, denn er will verhindern, daß fremde Leute mit mehr Spielerglück als er, sein Ersparthes über einen dieser Glücksspielautomaten gewinnen.

Jacques Drescher

Bibliothèque Municipale Nouvelles acquisitions

MICHEL Alain

Au pays d'Arles

Arthaud, 250 pages

Arles: sous-préf. des Bouches du Rhône, chef-l. d'arr. 46.139 hab., y compris les écarts, ville d'art. Voilà ce que vous diront les dictionnaires. Mais si vous voulez en savoir davantage sur la capitale de l'ancien royaume d'Arles, prenez pour guide Alain Michel. Vous découvrirez les monuments qui racontent le passé de cette ville prestigieuse; vous ferez la connaissance des hommes qui ont animé cet espace, voué dès les temps les plus reculés aux échanges multiples: apôtres, soldats, poètes, artistes. Et dans les alentours, les Baux, Montmajour, la Camargue... Partons pour Arles, où le génie du lieu a su concilier deux conceptions fondamentales de l'humain: la sagesse du paganisme gréco-latin et l'élan du christianisme naissant. Et méditons le conseil du poète: *Dans Arles, où sont les Aliscamps, / Quand l'ombre est rouge, sous les roses, / Et clair le temps, / Prends garde à la douceur des choses...*

CÈBE Gilles

Fred Astaire

Editions Henri Veyrier, 267 pages

Très bel album illustré de nombreuses photos de Fred Astaire qui plus qu'aucun autre acteur, chanteur ou danseur aura représenté le meilleur de la comédie musicale américaine. Des scènes de Broadway, celles de Londres, il imposa un style à nul autre pareil, lançant sous l'oeil imperturbable d'une cavalière interchangeable: Ginger Rogers, Rita Hayworth, Eleonor Powell, Judy Garland, Vera-Allen, Cyd Chariss ou Leslie Caron, d'éternels défis à l'espace.

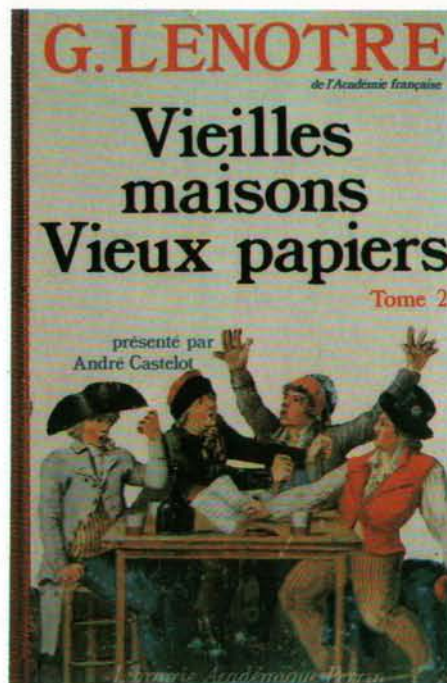
C'est lui et lui seul, qui inaugura une nouvelle forme de film dansé, préférant aux somptuosités décoratives d'une revue à la Ziegfeld l'élégance discrète et racée d'un couple dansant le «lambeth-walk» ou le «Big Apple» dans une Venise de rêve.

Pierre angulaire de cet album, une importante iconographie privilégiant les numéros musicaux, est complétée par une analyse attentive détaillée et critique de chacun de ses 40 films, une étude sur ses rapports avec la comédie musicale où l'on s'efforce de dégager l'originalité de son art, une chronologie

précise de sa vie et de sa carrière, enfin, une théatrogographie, une discographie et une bibliographie exhaustives.

Des témoignages d'horizons divers, ainsi que des propos de Fred Astaire lui-même, demeurés inédits en France, parachèvent l'ouvrage.

Ce livre, le premier à paraître en langue française, souhaite rendre à Fred Astaire un hommage à la mesure de son talent exemplaire.



LENOTRE G.

Vieilles maisons, vieux papiers

L. A. Perrin, deux tomes, 349/336 pages

L'histoire enseignée dans les manuels scolaires s'intéresse avant tout aux premiers rôles: souverains, diplomates, chefs militaires, ceux qui sont sensés avoir dirigé les événements. Elle oublie volontiers les comparses, les figurants qui occupent le fond de la scène; elle néglige les détails pittoresques et évocateurs. Aussi est-elle souvent incolore et ennuyeuse.

La réédition des oeuvres de celui qui créa la *Petite histoire* comblera d'aise ses lecteurs de jadis. Elle met en lumière sa modernité, puisque c'est l'*histoire anecdotique* qui fleurit de nos jours, à la radio et à la télévision, celle qui nous est restituée par les paperasses notariées, les correspondances. Lenotre, déjà, voulait préserver ces vieilles maisons, «qui ont vu tant de choses»; sauver de la pioche des promoteurs le décor qui permet de reconstituer les temps passés.

GREENE Graham

Fluchtwege

Paul Zsolnay Verlag, 356 Seiten
Wien - Hamburg

Es sind diskrete Memoiren, aber Graham Greene enthüllt mehr über sich, als er selbst vielleicht dachte. Die Entstehungsgeschichten seiner Romane werden zum neuen Roman und schildern den eigenen Lebensroman, der sich einbaut in das Zeitgeschehen dieses Jahrhunderts, teils in abenteuerlichen Erlebnissen, aber doch erschütternd im Werden der Wirklichkeit.

Und Graham Greene stellt die "schmerzliche Wahrheit" fest, daß "jede Geschichte nur Raum für eine begrenzte Anzahl erfundener Charaktere hat".

Ein großer Schriftsteller, der im einfachsten Erzählerstil seine erlebten Geschichten schreibt, mit Schauplatzschilderung und illustriert mit den Bildnissen von Großen und Kleinen der Zeit.

Wenn Graham Greene nun behauptet, seine Reisen seien, wie die Tätigkeit des Schreibens, Fluchtversuche gewesen, dann wohl doch nur, weil er das Abenteuer suchte und ein ausgefülltes Leben hatte.

ARENS Birgitta

Katzengold

Piper Verlag, 222 Seiten
Preis der Klagenfurter Jury 1982

Dieses Buch ist eine kunterbunte Familienchronik, eine autobiographische Phantasie, in der reale und fiktive Bilder vorüberziehen. Im Mittelpunkt der Geschichte steht das Kind, das sich mit der Großmutter unterhält, gleichzeitig wird aber auch über das Leben der Eltern berichtet und über die Nachkriegszeit, in der sich vieles abspielt.

DUVANEL Adelheid

Windgeschichten

Luchterhand Verlag, 104 Seiten

Adelheid Duvanel, 1936 in Basel geboren, seit 1962 mit dem Maler Joseph Duvanel verheiratet, lebte 1968/1969 in Formentera/Spanien und seither in Basel. Die bisher nur in kleinem Kreise bekannte Autorin schreibt zauberhafte Geschichten. Ihre Sprache ist sehr lebhaft, ihre Vergleiche sprühen von Phantasie.

Die kurzen Geschichten ähneln manchmal Träumen oder Erinnerungen an Schönes, Schreckliches, Ungewöhnliches und Gespentisches. Jede Geschichte hat ihren eigenen Charakter, man empfindet immer größere Lust, weiterzulesen, um sich noch länger in dieser Welt voll Zauber und Spuk aufzuhalten.

Trésors du Musée Pescatore

En 1841 Jean-Pierre Pescatore eut à décorer ses somptueuses demeures parisiennes. En art, le romantisme avait alors triomphé de la froideur académique. Le choix de Pescatore se portait tout naturellement en même temps qu'à des peintres hollandais et modernes sur les peintres français contemporains dont on parlait et que la critique

officielle louait.

C'est alors qu'il acquit le «Jeune Turc caressant son cheval» peint en 1826 par Eugène Delacroix et exposé au Salon de 1827. Cette oeuvre constitue le joyau du rassemblement assez peu lié que constitue le groupe français du 19^e siècle de la collection Pescatore.

Eugène Delacroix



Jeune Turc caressant son cheval

Fils probable de Talleyrand, Eugène Delacroix (1798-1863) est né au milieu des grands changements et troubles tragiques. Tout en étant un homme secret, guindé, solitaire, il mène une vie brillante. Mais il reste à l'écoute de ses aspirations intérieures et dans l'art est devenu l'incarnation du romantisme, vu qu'il savait exprimer le tumulte de la vie dans ce qu'elle a de plus dramatique. Il se hausse au-dessus de la simple anecdote par la puissance expressive de son pinceau, par l'ardeur de son engagement humain, par l'élan profond qu'il insuffle au moindre détail, par la force de ses rythmes tourbillonnants et par le flamboiement de sa couleur.

Ce «Jeune Turc caressant son cheval» constitue probablement une étude pour un des grands tableaux grecs des années 20-30 (Massacre de Scio, La Grèce expirant à Misso-

longhi). Delacroix aime également les chevaux. Tout jeune, il les observés se battant dans l'eau du Vaccarès en Camargue. En 1825 il s'est rendu en Angleterre chez son hôte Mr Elmore qui avait été marchand de chevaux. Le peintre y apprit à monter à cheval et c'est avec passion qu'il s'est mis à dessiner de magnifiques bêtes de course. Toute sa vie durant il étudiera et représentera des chevaux aussi fantastiques que ceux de Léonard de Vinci, prêts à se transformer en griffons ailés.

Quant à Jean-Pierre Pescatore, il s'est certainement senti attiré aussi bien par le tableau que par l'artiste. D'un côté, Pescatore était très philhellène; il était devenu le banquier du jeune roi de Grèce. D'un autre côté, il était aussi propriétaire d'une écurie de course et se passionnait pour les chevaux.

Cette année, les trésors du Musée Jean-Pierre Pescatore, comprenant des tableaux de maîtres hollandais, flamands, belges et français des 17^e, 18^e et 19^e siècles, peuvent être visités par le public du samedi 25 juin au dimanche 2 octobre prochain.

VILLA VAUBAN . . .

La saison 1982-1983 s'est ouverte sur le second volet de la vaste exposition consacrée à la représentation de la femme dans la peinture luxembourgeoise et illustrant la période de 1945 à nos jours. Voici la description qu'en a donnée le critique du tageblatt Rich Audry:

"... pêle-mêle de l'imagerie naïve, de l'exagération expressionniste, des couleurs fauves et des touches impressionnistes. (Le visiteur) saisira au vol des essais d'où se dégagent des structures constructivistes et il s'étonnera de

certaines audaces de la période kitsch. Tout dans ces réalisations si différentes les unes des autres nous révèle que nous nous trouvons devant des peintres qui sont des brasseurs de formes, de couleurs et de techniques et qui impriment à la chronologie formelle établie par les livres d'art et les critiques, des distorsions inattendues parce qu'abruptes."

Pas moins de 66 peintres dont 17 femmes étaient représentés dans cette exposition, ce qui nous a valu le commentaire suivant de Georgette (Luxemburger Wort, 21 octobre 1982):

"... l'artiste était le plus souvent considéré comme un être marginal et il aurait été inconvenable qu'une femme choisît la peinture comme profession, d'autant plus que les femmes n'avaient même pas droit au travail. De nos jours, bien des choses ont changé."

"Aber diese Änderung ist nur formal", rétorque rh. dans Dem Dénge séng Fra (Zeitung vum Lëtzeburger Vollek, 13 novembre 1982).

Le journaliste d'observer entre autres qu'aucun des cent tableaux exposés ne représente la femme au travail.



Hélène Meer, *La Chambre rouge*

Conformément à l'antinomie traditionnelle entre l'homme et la femme, celle-ci se montre passive, excepté dans trois tableaux: Danse printanière, d'Edouard Marie Weber; Saut d'obstacles (Athlètes russes), de Will Dahlem; La Cycliste, d'Alexis Wagner (ein Unterleib radelnd). "... also wenn ausnahmsweise aktiv, dann bloß als bürgerliche Freizeitfrauen". Partout ailleurs, elle pose, debout, assise ou couchée. Liseuse, elle est toujours figurée tenant dans ses mains un livre, jamais un journal, lecture à laquelle les hommes seuls semblent s'intéresser. (rh. n'aurait-il pas vu la Liseuse de journal, de Marc Reckinger?)

"Und Katalog und Kritiken gestehen unumwunden ein, daß sie immer nur Stil und Formen meinen, wenn sie von Entwicklung und Zäsur schreiben, 'Aussage', Vielfalt und Aktualität loben. Denn was wieder die Ausstellung beherrscht, ist diese himmel-schreiende Geschichtslosigkeit, die Kunst als Gegenpol der Wirklichkeit ausgeben will. Statt die Frauen als aktive, gesellschaftliche Wesen in ihrer Zeit darzustellen, mühen sich die Maler noch immer an dem sogenannten 'ewig Weiblichen' ab."

Georgette, elle aussi, avait noté: "Curieuse conception de la femme! Ici nous ne trouvons guère la femme au travail en dehors d'une poissonnière ou d'une serveuse. Nulle part, sauf chez Berthe Lutgen, elle ne paraît engagée ou militante. Pourtant dans la vie de tous les jours le rôle de la femme est bien différent et autrement important."

Autre femme critique, Barbara Höpfeld pousse l'analyse plus loin encore dans son interprétation féministe parue dans le numéro 45 de *Perspektiv* (novembre 1982).

"Wenn im ersten Teil der Ausstellung (November-Dezember 1981) das 'la' femme im Titel, die Frau in der Einzahl noch Lügen gestraft wurde durch die Vielfalt der Individuen, die dargestellt wurden, haben die Maler seit dem Weltkrieg mit Individualität offenbar nicht mehr viel am Hut. Jedenfalls die Männer unter den Malern nicht, wenn es um Frauen geht. Die große, rühmliche Ausnahme: Koempts Portrait seiner Mutter, ein Bild das mich durch seine Kraft begeistert. Das ist mal ein richtiges Frauenzimmer ebenso einmalig wie typisch. Aber sonst? Mit Dreieck und zwei Kreisen (für Busen), mit dicken Hintern oder rundem Mund kann man doch keine Person darstellen, höchstens die diffuse Begehrlichkeit des (männlichen) Künstlers."

Berthe Lutgen hat mit ihren beiden Bildern das Dilemma am klarsten

herausgearbeitet: den 'visuellen Klischees' (Beine, Hintern, Unterwäsche) hängt sie ein fotografisch genaues Selbstporträt gegenüber. Die Extreme für eine Darstellung der Frauen sind damit abgesteckt, mehr nicht. Dazwischen liegt ein breites Feld, das wahrscheinlich nur von den Frauen selbst bestellt werden kann. Denn viele Männer, wenn sie sich vom Klischee wohl auch befreien, verwechseln die Frauen mit ihrer eigenen Begehrlichkeit oder ihren eigenen Ängsten."

Aux yeux de B. Höpfeld, ce sont les femmes peintres qui révèlent le mieux l'être féminin. Les femmes représentées dans leurs peintures ne se ressemblent pas, et ce qui les caractérise est la simplicité, la solitude, la force.

Ces quelques jugements choisis parmi d'autres montrent aisément qu'aucune exposition à la Villa Vauban n'a jusqu'à ce jour suscité autant de commentaires passionnés.

L'année 1982 fut close par l'exposition de tapisseries d'Aubusson (après les tapisseries de Bruxelles au printemps) réalisée en liaison avec l'Ecole Nationale d'Art Décoratif d'Aubusson et les ateliers Suzanne Goubely, Hamot et Camille Legoueix de cette ville: 35 tapisseries donnant un aperçu sur ce qui s'est fait et se fait, dans la fidélité à la tradition, à Aubusson, avec un choix de noms mondialement connus: Jean Lurçat, Georges Braque, Marcel Gromaire, Jacques Lagrange, Mario Prassinos, Dom Robert, Michel Tourlière, Jean Picart le Doux, Philippe Hecquet (le jeune directeur des ateliers Hamot), Huguette Arthur-Bertrand, André Borderie, Simon Chaye, Thomas Gleb (une salle a été réservée à ce chantre de la laine "blanc sur blanc"), Louis-Marie Jullien, Françoise Lardeau, Elie Maignonnat, Marc Saint-Saëns, Jean-René Sautour-Gaillard, Pierre Ségeron, Paul Vigroux et Robert Wogensky.

Si la tapisserie renaît comme une expression essentielle de l'art mural de notre temps, c'est grâce aux efforts de trois groupes de promoteurs: artistes peintres, lissiers et galeries, qui ont cherché leur cohésion depuis 30 ans. Pour Le Corbusier, la tapisserie était le mural du nomade. Effectivement la tapisserie a pour caractère la mobilité. Elle se décroche facilement, se transporte sans dommage, subit sans inconvénient les changements de temps. Au mur elle apporte la chaleur. Elle est portée de nos yeux mais aussi de nos mains qui aiment la toucher. Elle participe à la vie, elle est décor de fêtes et élément de bien-être au foyer, elle est narrative ou abstraite, éclatante ou sobrement et fas-

tueusement monochrome. Elle est le résultat du travail le plus patient et le plus habile, en même temps qu'elle traduit l'exaltation lyrique, le sens du mystère, les signes et les symboles de ceux qui l'ont conçue.

Les quelque 2.000 visiteurs de cette très belle exposition n'ont fait que suivre le conseil de Thomas Gleb:

"Maintenant, regarde. Regarde sans interroger. Regarde seulement. Alors tout apparaîtra."

Au début de l'année 1983, la municipalité a tenu à commémorer, en collaboration avec les Amis de Jean-Pierre Lamboray, le 100^e anniversaire de la naissance (et également le 20^e anniversaire de la mort) de ce peintre paysagiste qui fut un digne fils de notre bonne ville. Jean-Pierre Lamboray, après avoir passé dix ans à Doncols (Oesling) comme douanier, avait entrepris une carrière de maître puis professeur de dessin dans l'enseignement secondaire à Luxembourg. Il compte parmi nos grands peintres de l'Oesling, "nul n'a mieux saisi et rendu l'âpreté de nos Ardennes", écrit à son sujet le professeur Joseph Hirsch. La rétrospective regroupait plus de 80 toiles, de nombreux dessins (de vrais petits chefs-d'oeuvre), des aquarelles, des lithographies, oeuvres pour la plupart inspirées par les paysages de l'Oesling, du Tessin et du Midi de la France. D'ores et déjà la Ville se propose de rendre hommage à un autre paysagiste de chez nous, d'ailleurs un familier de J.-P. Lamboray: Jean Schaack - qui n'a plus été exposé depuis sa mort en 1959.



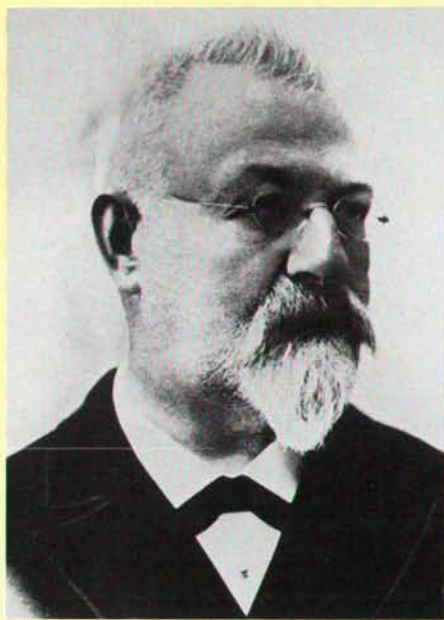
Jean-Pierre Lamboray, "Louschläisser" (dessin)

... DES EXPOSITIONS POUR TOUS

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Gredt (Rue Nicolas)

Führt im Halbbogen von der Rue Kohlenberg aus in diese zurück (Cessingen). Nicolas Gredt wurde am 18. Februar 1834 in Luxemburg geboren und starb dort am 20. Juni 1909. Zuerst Schreiner-geselle, wurde er nach einem Studium 1864 Professor, 1867 Zensor und 1885 Direktor am Athenäum, dies bis 1906. 1883 veröffentlichte er sein Hauptwerk, den "Sagenschatz des Luxemburger Landes".



Grenier (Rue Édouard)

Führt von der Rue Ferdinand d'Huart zur Rue Jules Fischer (Bonneweg). Der Franzose Édouard Grenier war einer der planenden Ingenieure der am 2. März 1857 gegründeten Wilhelm-Luxemburg-Gesellschaft. Zusammen mit seinem Landsmann und Kollegen Auguste Letellier entwarf er die Passerelle und die Eisenbahnviadukte, welche die englische Firma Waring Brothers ausführte. Grenier verließ 1866 unser Land.

Grève (Rue de la)

Verbindet, gegenüber der Rue Schiller, die Avenue de la Liberté mit der Rue Sainte Zithe (Bahnhofsviertel).

Vorherige Bezeichnung: Rue Lessing. Zur Erinnerung an den Generalstreik gegen die deutschen Okkupanten, der als Protest gegen die Zwangsrekrutierung, am 2. September 1942 im ganzen Land befolgt und von den Besatzern blutig niedergeschlagen wurde.

Grottes (Rue des)

Führt von der Rue d'Eich zur Montée Pilate (Eich).

Unter der deutschen Besatzung: Grottenstraße.

Von den Alteingesessenen noch "Ale Wee", "Thillestrooss" oder auch "Thielenhoehl" genannt. Als Briefadresse ist auch anfangs der 50er Jahre "rue Hoehl" belegt.

Bei der Rue des Grottes selbst befinden sich keine Grotten oder Höhlen. Natürliche Höhlen, die einmal in der Vorkriegszeit als Verbrecherverstecke von sich reden machten, gibt es im "Eicher Busch", entlang der Montée Pilate, an welcher auch eine künstliche, vom Grottenbauer Wallenborn errichtete und von den Howalder Herz-Jesu-Patres wieder instandgesetzte Muttergottesgrotte liegt, die eine Zeitlang viel Zulauf hatte, weil dort angeblich eine Wunderheilung erfolgte.

Grund (Montée du)

Verbindet die Rue Large mit der Rue Saint Ulric (Stadtgrund).

Luxemburgisch: Grönnische Bierg, Grondbiereg.

Grund bezeichnet eine Talsohle und ist besonders in vielen Ortsnamen in und um die Hauptstadt zu finden.

Grünewald (Rue du)

Verbindet die Rue de Neudorf mit der Rue des Labours (Neudorf).

Luxemburgisch: Laangegrond.

Im Nordosten der Stadt Luxemburg, doch jenseits der Gemeindegrenze gelegener, sehr gepflegter Forst. Bildet als Staatswald das Gegenstück zum gemeindeeigenen Baumbusch.

Von Alters her war der Grünewald, dessen Areal fürs 19. Jahrhundert noch mit 2.623 ha angegeben wurde und dessen heutige Fläche 2.500 ha beträgt, Fürsten- bzw. Domanialgut. Im letzten Jahrhundert größtenteils vom famosen Syndicat d'Amortissement verschleudert, kaufte der Staat im März 1934, nach Kammervotum, 776,12 ha für knapp 25 Millionen Flux zurück.

Dicks läßt 1848 seine bekannte Satire des "Vulleparlament" dort spielen, und Michel Rodange hat das Gericht im "Rénert" dorthin verlegt.

Guillaume (Avenue)

Verbindet den Knotenpunkt Avenue Marie-Thérèse / Boulevard Grande-Duchesse Charlotte / Route d'Esch mit der Avenue du X Septembre am Zusammenlauf von Avenue Maréchal Foch und Rue Bernard Haal.

Großherzog Wilhelm, geboren am 22. April 1852 in Schloß Biebrich am Rhein, als Wilhelm Alexander von Nassau-Weilburg – einziger Sohn von Adolph, Herzog von Nassau, später Großherzog von Luxemburg, und Adelheid-Marie, Prinzessin von Anhalt – heiratete am 26. Juni 1893 Maria Anna von Braganza, Infantin von Portugal.



Ab 1902 Statthalter und von 1905 bis zu seinem Tode 1912 Großherzog von Luxemburg. Er war der Vater der Großherzoginnen Marie-Adelheid und Charlotte, denen die Abänderung der Erbfolgeregelung den Thronantritt ermöglichte.

Noch in den 50er Jahren standen am Anfang der Avenue Guillaume die "Großherzogs Häuser", drei kleine Einfamilienhäuser, deren eines der Dichter und frühere Minister Nikolaus Welter bewohnte.

Guillaume II (Place)

An der Rue du Fossé gelegener Rathaus- und Marktplatz (Zentrum).

Luxemburgisch: Knuedler, das heißt Franziskanermönche, weil sie einen Knotengürtel tragen.

In König-Großherzog Wilhelm II., Friedrich, Georg, Ludwig, geboren im Haag am 6. Dezember 1792, gestorben in Tilburg am 17. März 1849, Herrscher seit der Abdankung seines Vaters, König-Großherzogs Wilhelm I., am 7. Oktober 1840, sehen die Luxemburger den eigentlichen Begründer des neueren Staatswesens.

Sein Reiterstandbild auf dem Knuedler wurde am 5. November 1884 eingeweiht. Es war eine Gemeinschaftsarbeit. Die Figur des Königs stammt von Antonin Mercié, das Pferd von Victor Peter, der Entwurf des Granitsockels von Ginain, dem Architekten der Stadt Paris, das Geländer von den Brüdern Gilbert, die Reliefs von Jean-Auguste Marc, dem auch die Gesamtleitung oblag.



Gutenberg (Rue Johannes)

Führt vom Mühlenweg zur Rue Richard Wagner (Gasperich).

Der Mainzer Goldschmied Johannes Gutenberg, eigentlich Johannes Gensfleisch (1395-1468) stellt gegen 1440 ein Gußgerät für Lettern her und gilt daher als Erfinder des Buchdrucks mit beweglichen Buchstaben. Der Druck mit zusammengesetzten Einzellettern aus gebranntem Ton und Holz war in China schon im 11. Jahrhundert, der mit beweglichen Lettern aus Bronze in Korea schon um 1400 bekannt. Der Streit um das Primat der Erfindung schmälert allerdings nicht Gutenbergs Verdienst um den Buchdruck in Europa, der schnell ungeahnte neue Lehr- und Bildungsmöglichkeiten eröffnete. ▷

Haal (Rue Bernard)

Reicht von der Avenue Maréchal Foch, an der Place Albert Philippe entlang bis an den Treppenaufstieg zur Rue Charles Arendt (Belair).

Bernard Haal, geboren am 25. November 1832 in Grevenmacher, gestorben am 5. Oktober 1913 in Luxemburg, war ab 1869 Professor am Athenäum, ab 1876 Dechant und Dompropst in Luxemburg. Er gründete im Jahre 1864 den Katholischen Gesellenverein, dem er fünf Jahre lang vorstand, bis ihn sein Bruder François ersetzte.

Halanzy (Rue de)

Unterhalb der Eisenbahnüberführung des Gaspericher Bergs in die Route d'Esch einmündende Sackgasse (Hollerich).

Unter der deutschen Besatzung: Holdingerstraße.

Halanzy, heute an der französischen Grenze gelegene Ortschaft der belgischen Provinz Luxemburg, gehörte jahrhundertlang, bis 1830/39, zum Großherzogtum Luxemburg, und zwar, laut Verwaltungsverordnung von 1823, als Hauptort der aus den Orten Aix-sur-Croix, Battincourt und Halanzy bestehenden und 1208 Einwohner zählenden Gemeinde Halanzy des Quartier d'Arlon und des Milizkantons Nummer 24 von Messancy.

Ein Arnold von Halanzy siegelte 1374 mit einem Wappen aus drei Rosen.



Hamilius (Place Emile)

Gelegen zwischen Boulevard Royal, Rue Aldringen und Avenue Monterey (Stadtzentrum).

An ihrer Stelle erhob sich vorher die 1884 eröffnete städtische Primärschule, die sogenannte "Aldringer Schule", die während der Nazizeit auch als "Hauptschule" diente.

Emile Hamilius, geboren am 10. Mai 1897 in Esch-Alzette, gestorben am 6. März 1971 in Luxemburg, war Oberleutnant beim Luxemburger Freiwilligenkorps, wurde 1935 Gemeinderatsmitglied und 1939 Schöffe. War Bürgermeister von 1946 bis 1963. Gehörte ebenfalls, als Mitglied der Demokratischen Partei, der Abgeordnetenkommission an.

Hamm (Rue de)

Führt von der Alzettebrücke am Ende der Rue Auguste Charles bis zur Kirche von Hamm.

Hamm bedeutet soviel wie Gemarkung innerhalb einer Flußschleife.

Durch Gesetz vom 26. März 1920 wurde die Gemeinde Hamm in die Stadt Luxemburg eingegliedert.

Paul Godchaux war der erste Bürgermeister der Gemeinde Hamm (1874-1888).



Hamm, um 1932

Hamm (Val de)

Verbindet den Boulevard Général Patton von Pulvermühle aus mit der route de Remich (zwischen Hamm und Cents).

Luxemburgische Bezeichnung der Talstraße: Hammerstälchen.

Théâtre Municipal l'abonnement

G succès confirmé

Le succès de l'abonnement français G (également abonnement de jeunesse J-1) s'est confirmé. L'effort consenti par le Théâtre Municipal a été récompensé: de 337 en 1977/78, le nombre des abonnés est passé durant la saison passée à 730, dont 304 abonnements de jeunesse. Par ailleurs, l'accueil a été presque unanimement favorable; certes, telle pièce a pu être sévèrement mise en question par l'un ou l'autre critique. Mais la vigueur de la critique, dans un sens positif ou négatif, révèle que les pièces de l'abonnement G ne laissent pas indifférent et qu'elles constituent chaque fois un véritable événement théâtral.

Il sera dès lors possible de porter le nombre de représentations de l'abonnement G de 4 à 5, ce qui n'est pas une mince affaire par les temps qui courent. L'offre ainsi développée permettra une programmation plus variée et donnera une image plus nuancée de la production théâtrale de la saison.

Voici le programme G de la saison 1983-1984:

le 4 octobre 1983

Les Ames Mortes, de Gogol, par le Théâtre de Liberté, mise en scène de Mehmet Ulusoy

le 28 novembre 1983

Les Enfants du Silence, de Mark Medoff, par le Studio des Champs-Élysées, mise en scène de Pierre Bourtou

le 25 janvier 1984

La Mort Accidentelle d'un Anarchiste, de Dario Fo, par le Théâtre La Bruyère, mise en scène de Jacques Echantillon

le 8 février 1984

Moi, d'Eugène Labiche, mise en scène de Jean Rougerie

le 6 mars 1984

Bye, Bye Show Biz, de Jérôme Savary, par le Grand Magic Circus.



UNE CO-PRODUCTION COMPAGNIE DARRY-ÉCHANTILLON ET L'A.R.D.T.

MISE EN SCÈNE: JACQUES ÉCHANTILLON

DÉCORS ET COSTUMES: ALAIN TENENBAUM

TEXTE FRANÇAIS: VALÉRIA TASCA

FRANCE DARRY
RÉMY KIRCH

PATRICK LAVAL
LOUIS LYONNET

STEPHAN MELDEGG
JEAN-JACQUES MOREAU

Gogol

Le roman *Les Ames Mortes* vient d'être mis en scène par le Théâtre de Liberté dont l'animateur Mehmet Ulusoy est connu à Luxembourg pour ses productions comme p.ex. *Pantagruel*, *L'Enterrement du Patron* et *Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé?*

L'anecdote du roman de Gogol est bien connue; c'est l'histoire de Tchitchikov, ce modeste fonctionnaire qui s'en va dans la campagne russe acheter des paysans morts après le dernier recensement pour obtenir la concession de vastes terres. Cette anecdote devient le sujet essentiel de la pièce, et dans sa mise en scène, Mehmet Ulusoy a voulu "lire Gogol et le matérialiser sur la scène d'une façon très directe". Sans doute la critique a-t-elle relevé que l'anecdote du

marchandage pour les âmes mortes n'était pas ce qui est essentiel dans le roman, riche de toute la réalité russe d'il y a un siècle et demi qu'une pièce de théâtre ne peut pas rendre.

Représentation donc très discutée, ne serait-ce que pour la recherche théâtrale poursuivie depuis plus de dix ans par le Théâtre de Liberté. Avec le scénographe tchèque Josef Svoboda, Ulusoy a élaboré un de ces dispositifs scéniques dont il a le secret: un vaste grillage représentant l'immensité de la terre russe et la voiture de Tchitchikov parcourant la Russie, "une machine à jouer", comme le dit le metteur en scène, qui permet une extrême mobilité et dans laquelle évoluent les personnages.

Les Enfants du Silence

Pièce à problème de l'Américain Mark Medoff, dans laquelle une jeune femme sourde essaie de s'imposer avec son handicap dans le monde dit normal. Comme le dit le metteur en scène Pierre Boutron:

Les Enfants du Silence est un face à face entre deux mondes. Celui des entendants et celui des sourds-muets. Chacun voulant rallier l'autre à sa cause. D'un côté, un professeur d'orthophonie dont le but est de faire parler sa langue à des sourds-muets qui n'ont aucune raison d'abandonner la leur, ne se considérant comme handicapés que par le fait qu'ils sont minoritaires. De l'autre, une jeune femme sourde et muette refusant toute espèce de rééducation qui n'a d'autre but que celui de lui faire parler une langue différente de la sienne.

Lors de la création française au Studio des Champs-Élysées, la critique a parlé d'un grand moment du théâtre, pathétique par sa vérité. Guy Dumur en a parlé fort élogieusement dans le *Nouvel Observateur*:

... on est vite conquis par ce dialogue, souvent hallucinant, entre ceux qui parlent avec leur bouche, et ceux qui parlent avec leurs mains.

Il faut dire aussi qu'à côté de trois comédiens "normaux", on est entièrement séduit par les demi-sourds, Monica Flory et Christian Deck, qui n'étaient jamais montés sur scène, pleins de charme et de drôlerie. Quant à l'héroïne de la pièce, murée dans son silence ou éclatant, un court instant, dans des cris inarticulés, elle est tout à fait prodigieuse. Elle s'appelle Chantal Lienel et s'est consacrée au théâtre pour sourds-muets. On a l'impression que, sourde elle-même, elle joue son propre rôle et que son talent et son intelligence refusent par avance notre pitié.

Dario Fo

Depuis des mois, *La Mort Accidentelle d'un Anarchiste* de Dario Fo triomphe au Théâtre La Bruyère à Paris, dans une mise en scène de Jacques Echantillon.

C'est autant la verve de l'auteur italien que la personnalité du metteur en scène qui laissent prévoir une soirée époustouflante. Rappelons que J. Echantillon avait déjà proposé à Luxembourg *Faut pas payer* de Dario Fo dans le cadre de l'abonnement G.

Dans *La Mort Accidentelle d'un Anarchiste*, Dario Fo s'inspire du thème du *Revizor* de Gogol: un fou déguisé en juge vient enquêter sur la mort apparemment accidentelle d'un anarchiste dans un commissariat de police milanais. Sans doute, Dario Fo veut enseigner, parler politique, dénoncer les

méthodes policières, défendre l'individu contre l'emprise grandissante de l'appareil d'Etat. Mais cet enseignement est servi par un grand éclat de rire purificateur. De sorte que la critique parisienne a dès le début porté le spectacle vers le succès: une des meilleures soirées de la saison, selon Guy Dumur dans le *Nouvel Observateur*!

Labiche il y a cent ans

Que vient faire cet auteur du Second Empire dans une salle de 1984? Un auteur de boulevard, à qui Lagarde et Michard consacrent à peine deux lignes dans leur manuel d'histoire littéraire? Un bouffon dont le nom est synonyme de vaudeville?

Or, Labiche est aussi un homme de théâtre accompli dont les pièces attendent la résurrection, par un coup de baguette magique... Ainsi, il nous a été donné de voir son classique *Chapeau de paille en Italie* au festival d'Avignon par le Théâtre de l'Attroupement il y a deux ans.

Moi, programmé cette année à Luxembourg, est une comédie de caractère sur le thème de l'égoïsme, petit

chef-d'oeuvre de férocité souriante, selon Pierre Marcabru dans le *Figaro*, un chef-d'oeuvre tout court pour Michel Cournot dans le *Monde* qui s'avance jusqu'à affirmer que ce Labiche est un des géants de l'histoire mondiale du théâtre. Ni plus ni moins. Représentée pour la première fois en 1884 à la Comédie-Française, la pièce de Labiche sur l'égoïsme monstrueux d'un bourgeois et de son petit monde a été qualifiée de moliéresque dans la dénonciation des défauts humains et sociaux.

Grand Magic Circus

Et pour finir la saison en beauté, le nouveau spectacle du Grand Magic Circus: *Bye Bye Show Biz* sera, selon son auteur Jérôme Savary, l'histoire du théâtre depuis l'homme des cavernes racontée par un alphabète... Puisque la création n'a pas encore eu lieu au moment où nous mettons sous presse, la programmation du Grand Magic Circus a dû se faire pour ainsi dire les yeux fermés. Mais le Théâtre municipal a cru bon de prendre le risque...

documentation réunie par
Ben Fayot





Sosthène Weis, vue du Pfaffenthal